

Sylvain Piron

**L'OCCUPATION DU MONDE**

**Z**  
**S**

2018  
ZONES SENSIBLES  
*Pactum serva*

## INTRODUCTION

*À mes amis*

*Quand j'interroge sans questions, c'est simplement  
que je désire éveiller ceux qui dorment.*  
Franck André Jamme, *Un diamant sans étonnement*

Rien, ou presque, de ce que nous faisons ne va de soi. Nos façons d'agir, de parler, l'organisation de nos pensées obéissent à des motifs dont nous ignorons le plus souvent l'origine. Quant à l'état du monde qui nous entoure, c'est peu de dire qu'il ne tombe pas sous le sens. À l'instar des cycles naturels, on peut observer certaines régularités dans les comportements humains. Leur principe ne se laisse toutefois pas facilement établir. Car il n'est pas toujours clairement dit de quel ordre sont ces règles. À en juger par l'assurance des acteurs et la solidité des résultats, il y a pour une large part des processus voulus et réfléchis. La stabilité des conduites suggère un certain consensus quant au bien-fondé de ces usages. L'étagement des techniques infiniment variées qui soutiennent le décor de nos existences (tissus, murs et fenêtres, machines, réseaux de flux invisibles, etc.) démontre l'ampleur des savoirs mis en œuvre. Pourtant, de la composition de ces multiples rationalités locales, aucun plan d'ensemble cohérent n'émerge clairement. C'est plutôt le fractionnement des registres d'action, la diversité des centres d'attention et la pluralité des allégeances qui caractérisent les vies que nous menons dans les sociétés ouvertes du capitalisme mondialisé. Chaque jour, nous traversons des sphères d'expérience si différentes que leur dissociation a même cessé de nous étonner.

La tâche des sciences humaines et sociales se situe exactement en ce point. Elles travaillent à rendre visibles ces liaisons qui n'apparaissent pas au premier regard, à expliciter la nature des règles et des enchaînements par lesquels le monde humain tient ensemble. Leur but est ainsi de mettre en lumière ce que les sociétés ignorent d'elles-mêmes. Elles ne se bercent toutefois d'aucune illusion sur un quelconque idéal de transparence ultime puisqu'elles ont également à rendre compte des raisons de cette ignorance collective et de son utilité fonctionnelle. Cet effort suppose en premier lieu une forme de détachement et d'étonnement face aux évidences du quotidien. La posture mentale requise est en réalité très particulière. Elle consiste à tenter d'observer de l'extérieur un sujet d'étude, sans pour autant se défaire d'une certaine accointance avec lui qui rend tout simplement possible la compréhension. (Le point de vue totalement extérieur d'un martien pourrait le conduire à ranger les cheminées d'usines et les cigarettes dans une catégorie unique de «cylindres qui fument, indispensables à la survie humaine», tandis qu'un regard sans réflexivité, indifférent à l'analogie, laisserait échapper le fait que dans les deux cas, la combustion peut en effet avoir des conséquences nocives.) Dans sa globalité, l'entreprise est par principe infinie et par nécessité collective. Elle impose de multiplier les angles de vue et d'employer différents protocoles d'enquête. L'être humain et ses formes d'existence collective ne constituent pas des phénomènes simples dont la description intégrale pourrait être obtenue sur un unique plan d'analyse. De même est-il utile, puisque les questionnements n'émergent qu'au prix d'une réflexion préalable, de faire varier les options théoriques. L'éclectisme méthodologique qui en résulte procure à lui seul un gain inestimable puisqu'il contribue à nous mettre en garde face à l'étroitesse de nos propres partis pris et à relancer constamment les interrogations. À l'image du principe délibératif qui régit nos démocraties, le pluralisme épistémologique est une vertu insurpassable en sciences sociales.

Comme Louis Dumont le rappelait souvent, la compréhension des faits culturels et sociaux ne peut émerger qu'à l'occasion d'une démarche comparative<sup>1</sup>. Seule la confrontation entre des phénomènes de même espèce peut faire émerger les particularités qui les distinguent entre eux et ce faisant, les définissent. (Ce geste comparatif est plus précisément encore l'opération qui permet de construire les «espèces» au sein desquelles certains phénomènes sont comparables.) Mettant en œuvre ce principe

avec méthode, l'anthropologie a rempli au siècle dernier la fonction d'une conscience critique de l'Occident. En donnant à voir d'autres visages de l'humanité, en faisant valoir des façons d'être et des modes de pensée radicalement différents des nôtres, mais tout aussi respectables, elle a fait vaciller l'illusion d'une supériorité occidentale sur le reste de la planète. Ces confrontations ont permis d'enraciner la conviction de l'égalité de dignité de toutes les cultures; dans un retour réflexif, elles ont également conduit les anthropologues à s'interroger sur leur propre culture, puis sur la notion même de culture<sup>2</sup>. Par principe, au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, cette démarche était inséparable d'une dénonciation du colonialisme, comme elle le demeure à présent de celle d'une compréhension du monde centrée sur l'expérience occidentale. Alors que la discipline est entrée dans un nouveau cycle, elle poursuit sa mission d'une «décolonisation permanente de la pensée» en prenant au sérieux les perspectives des autochtones sur leur propre monde<sup>3</sup>. Au terme de ces comparaisons, l'homme blanc pourrait sembler n'avoir d'autre privilège indiscutable que la puissance de ses instruments de destruction. Une telle critique rencontre cependant une limite qui paraît difficilement franchissable. Cet Occident est porteur d'une conception de l'être humain et de sa liberté à laquelle nous ne serions pas facilement prêts à renoncer. Ce serait d'ailleurs une contradiction de le faire au nom d'un relativisme des cultures, puisque la valeur universelle accordée à l'autonomie individuelle est précisément la condition de possibilité de notre curiosité pour d'autres formes de vie humaine.

L'histoire a bien évidemment un rôle à jouer dans le projet d'élucidation de la singularité occidentale. «L'histoire comparée des sociétés européennes» que prônait Marc Bloch pour rompre avec l'enfermement dans des historiographies nationales, n'a que lentement porté ses fruits<sup>4</sup>. À une échelle plus vaste au cours du dernier quart de siècle, une histoire globale s'est constituée sur la base d'un comparatisme méthodique. Sa question centrale vise à expliquer la divergence économique qui se creuse entre l'Angleterre et la Chine à partir de 1750, alors que leurs niveaux de développement semblaient encore équivalents à cette date<sup>5</sup>. Ces travaux d'histoire économique ne remplissent toutefois pas le cahier des charges d'un comparatisme intégral puisqu'ils tendent à évaluer chaque trajectoire en regard d'un modèle de développement occidental et à la considérer comme fatalement en retard. Le mouvement complet d'inversion des perspectives appellerait plutôt à concevoir une histoire véritablement multipolaire qui pourrait

s'énoncer depuis différents points de vue, sans accorder de priorité aux catégories de jugement occidentales – à commencer par celle de «développement»<sup>6</sup>. Il s'agirait ainsi, pour citer les titres de deux livres importants, de «provincialiser l'Europe» pour écrire une «histoire à parts égales»<sup>7</sup>.

Mais le décentrement n'a pas forcément besoin d'exotisme. Il peut également passer par l'examen de différences qui nous séparent de nous-mêmes. Au cours des dernières décennies, notre perception d'un sens de l'histoire s'est brouillée; les perspectives d'avenir qui paraissaient assurées ont perdu de leur vraisemblance, produisant un enfermement dans le présent et une séparation à l'égard d'un passé qui devient toujours plus rapidement incompréhensible<sup>8</sup>. (Cette perte peut être datée précisément: dès 1979, un observateur perspicace comme Christopher Lasch pouvait saisir cet enfermement dans le présent comme une composante essentielle de la nouvelle condition que Jean-François Lyotard décrivait au même moment comme «post-moderne»<sup>9</sup>.) L'historien européen se retrouve en quelque sorte, face aux états anciens de son continent, dans un rapport d'éloignement comparable à celui d'un ethnologue en Amazonie ou en Nouvelle-Guinée. Cette position comporte cependant un bénéfice qui compense la perte de familiarité avec les traditions locales; elle lui permet de ressentir, dans une observation spéculaire, l'égalité étrangeté des deux termes qu'il met en relation. Le présent n'est pas moins malaisé à comprendre que l'ancien monde qui lui fait face.

L'altérité du passé qui résulte de cette nouvelle économie des temps est d'autant plus troublante que des vestiges bien vivants en subsistent, à différents étages du fonctionnement social, qui continuent de guider secrètement nos actions. Une même situation historique englobe toujours une stratification de formes culturelles d'âges différents, aussi complexe que le feuilletage du psychisme humain et dont l'inspection mérite autant d'égards. Les couches les plus profondes ne se laissent pas facilement atteindre, non par éloignement, mais du fait d'une difficulté à les percevoir. L'exploration de ces structures enfouies peut toutefois apporter un surcroît d'intelligibilité à quelques questions cruciales sur lesquelles notre présent est particulièrement opaque à lui-même. C'est à un tel effort d'exhumation que j'invite le lecteur.

L'histoire intellectuelle de longue durée est appelée à remplir une fonction stratégique dans ce programme. Il lui revient notamment de passer au crible les catégories qui déterminent notre perception et notre compréhension du monde social. Nous

employons quotidiennement des notions, véhiculées par les institutions et les médias, dont la banalité est telle qu'elles semblent couler de source. Le discours dominant, un peu partout dans le monde, est à présent celui de l'économie. Il ne s'agit pas uniquement d'un savoir organisé qui peut légitimement prétendre fournir l'explication d'un certain type de phénomènes. Ce discours est en même temps porteur d'une série d'injonctions qui nous commandent par exemple d'agir efficacement, sans perdre de temps, et d'assouvir nos désirs en consommant des biens marchands dans la limite de nos capacités financières, voire sensiblement au-delà. Il surdétermine aussi bien les catégories de l'action collective, en imposant des décisions politiques au nom de nécessités économiques. La croissance annuelle du produit intérieur brut en vient à faire figure d'unique horizon pensable de l'avenir commun. Bien que l'économie se conçoive en opposition aux anciennes morales religieuses, comme un savoir rationnel exprimant de façon neutre les intérêts naturels des êtres humains, elle présente en réalité tous les caractères d'une morale – jusqu'à une date récente, les économistes en étaient d'ailleurs parfaitement conscients<sup>10</sup>. Le choix d'adhérer ou de contester les valeurs qu'elle propose est donc une décision d'ordre politique. Mais quelle que soit l'option retenue, il est essentiel de comprendre l'historicité des notions qui structurent ce discours, tant elles charrient avec elles quantité de sédiments arrachés dans les méandres de leur parcours. Si l'on veut espérer avoir un jour la possibilité de secouer le carcan idéologique qu'impose leur usage machinal, mieux vaut bien prendre la mesure de toutes leurs implications. C'est à ce prix seulement qu'il sera peut-être envisageable de les reformuler.

Les motifs d'un tableau ne se révèlent parfois clairement au regard qu'avec un certain recul. La situation dans laquelle nous sommes immergés est si dense et enchevêtrée que la bonne distance temporelle pour l'appréhender paraît être de l'ordre de deux millénaires. À cette échelle, en adoptant un point de vue comparatiste sur le comportement humain, on peut ressentir un étonnement face à la propension qu'ont eu certains groupes, particulièrement à l'extrémité occidentale de la péninsule européenne, à s'approprier l'espace qu'ils explorent, défrichent, arpentent, cadastrent, pour le mettre en valeur et en exploiter les ressources, en étendant peu à peu leur emprise et leurs façons d'agir à l'ensemble de la surface du globe. C'est ce mouvement que je propose de qualifier d'«occupation du monde». Cette propension s'est raffinée au fil de différentes distillations culturelles pour former

finalement cette morale économique qui nous guide sans que nous en ayons bien conscience. Elle a fait de nous des êtres producteurs et consommateurs de marchandises. Cette définition est si banale qu'on pourrait la prendre pour une donnée *a priori* de l'existence sociale, mais elle est bien de nature historique, le diagnostic de Karl Marx est sur ce point indiscutable. Les réflexions de Karl Polanyi puis de Marshall Sahlins en ont ensuite fourni une attestation comparatiste mieux étayée<sup>11</sup>. Pour le confirmer, s'il en était besoin, il suffirait d'entendre le point de vue du chamane yanomami Davi Kopenawa, retourné vivre dans la forêt après avoir longtemps côtoyé les Brésiliens et appris leur langue. Devenu porte-parole de son peuple décimé par les épidémies transmises par les chercheurs d'or, il décrit les Blancs comme «le peuple de la marchandise», tellement attachés aux objets qu'ils fabriquent et accumulent qu'ils en sont comme «amoureux». Préoccupés d'accumuler ces marchandises qui «obscurcissent tout le reste dans leur esprit», ils sont prêts, pour en produire davantage, à «manger la forêt» avec une voracité sans fin<sup>12</sup>. (Déjà, dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, en 1558, le pasteur calviniste Jean de Léry rapportait l'étonnement d'un vieux Tupinamba face aux efforts déployés par les Blancs dans le commerce du bois rouge, pour amasser des richesses superflues au prix de tant d'efforts et de si longs voyages<sup>13</sup>.)

En s'interrogeant sur l'alchimie particulière qui nous a constitués de la sorte, on découvre assez rapidement que cette morale est pour une grande part d'origine religieuse. L'histoire de sa formation a partie liée avec les métamorphoses successives du christianisme. Ce sont quelques chapitres de cette histoire que je présenterai dans ce livre et dans le suivant (l'ensemble de la démonstration se déploiera en deux volumes). Comme souvent, un même processus historique comporte deux faces qu'il faut tenter de comprendre ensemble. Il est généralement admis que la constitution d'une sphère autonome de l'action humaine à l'époque moderne s'est effectuée contre le christianisme. L'expansion de cette sphère, du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle, paraît en effet corrélative d'un recul du contrôle moral sur les pratiques économiques qu'exerçaient la conscience et les autorités religieuses. Mais en réalité, comme on s'en aperçoit en creusant sous la surface des évidences, les interactions que l'on peut identifier entre la doctrine morale de l'Église ou des sectes protestantes, leurs desservants et les acteurs du monde marchand, relèvent moins d'un contrôle que d'un modelage et d'une conformation des

pratiques économiques à des valeurs chrétiennes. Comme l'a brillamment montré Wim Decock, ce sont les théologiens de la seconde scolastique qui ont donné au droit des contrats sa coloration typiquement volontariste<sup>14</sup>. L'économie moderne s'est formée au sein d'une culture religieuse, catholique ou protestante, en lui empruntant certains de ses traits et de ses expressions. Le discours théorique qui émerge au xviii<sup>e</sup> siècle a conservé de ses origines chrétiennes quelques-uns de ses caractères les plus distinctifs, dont il ne s'est ensuite jamais départi.

La principale thèse que défend ce livre peut donc s'énoncer très simplement. Il reste un impensé théologique au cœur de la raison économique. Ce fait se révèle notamment dans certaines manifestations insolites de ce savoir qui ne peut s'empêcher d'employer des formes d'expression normatives et dogmatiques. Mais au-delà de ces signes extérieurs, je soutiens que l'ensemble de la conceptualité économique porte encore la marque de cette provenance. Le noyau initial en a été formulé, dans la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, par des théologiens éclairés qui n'y voyaient qu'un secteur particulier des relations sociales, requérant des règles morales spécifiques. Paradoxalement, les remaniements successifs de ce dispositif initial n'ont pas conduit à effacer, mais bien plutôt à en accentuer la composante théologique. En prenant un caractère central, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, ce qui n'était qu'un domaine secondaire dans lequel Dieu n'était que faiblement impliqué est devenu le terrain d'énoncés normatifs bien plus contraignants. Des notions relatives y ont pris une valeur absolue, le concept de «valeur» étant précisément la principale notion affectée par ce déplacement. Mais alors que les réflexions politiques et sociologiques ont eu maintes fois l'occasion de reformuler leurs postulats, la pensée économique est demeurée prisonnière de présupposés remontant à l'époque des Lumières. Comme l'a montré Gunnar Myrdal, dans un livre de 1930 qui n'a rien perdu de son actualité, la pensée économique classique s'est constituée en acceptant les prémisses d'une théologie naturelle dont les effets intellectuels sont d'autant plus implacables que les prétentions de la discipline à la scientificité les rendent indiscernables<sup>15</sup>. Le règne de l'orthodoxie néo-classique ne fait qu'y ajouter une rigidité supplémentaire. Arc-boutée sur des axiomes indiscutables, la discipline produit des modèles qui ont pour seules vertus de donner une forme algébrique et une force prescriptive à des hypothèses anthropologiques et sociales contestables. Si cette pratique savante n'était que le passe-temps futile de quelques

mathématiciens amateurs, il n'y aurait guère de motifs de s'en alarmer. Mais il s'agit d'un savoir socialement dominant, qui façonne les comportements et les représentations. Cette structuration théologique invisible de l'économie est la raison majeure de l'incapacité du monde occidental à faire face à la crise environnementale qu'il a provoquée<sup>16</sup>. Observées sous cet angle, les impasses de l'axiomatique néo-classique prennent un relief particulièrement saisissant. C'est donc sur ce flanc que la critique sera la plus efficace.

Ce premier parcours visait à rendre sensible tout l'éventail des questions qui seront soulevées dans les chapitres à venir. Au premier abord, il n'est pas évident que l'histoire intellectuelle du Moyen Âge occidental soit indispensable à une compréhension critique de la mondialisation actuelle. Je voudrais convaincre mes lecteurs que tel est pourtant le cas. L'enfermement dans le présent condamne nos contemporains à lire leur situation au filtre des concepts proposés par l'idéologie dans laquelle ils baignent; au mieux savent-ils la dénoncer au moyen d'une grille d'analyse qui accorde tout autant un primat à l'explication économique et se satisfait de réclamer un autre partage des richesses. Ils auraient au contraire besoin de disposer de points de comparaison propres à leur faire ressentir dans toute son étendue l'étrangeté de cette situation. Pour commencer à comprendre l'ampleur des contradictions qui pèsent sur le moment présent, il faut brasser large, oser s'interroger, être curieux, regarder dans toutes les directions. Le comparatisme que propose l'anthropologie constitue la voie la plus habituelle, mais l'histoire longue des civilisations peut également être employée dans une même fonction critique. La connaissance du passé lointain n'a pas pour tâche unique d'éclairer le chemin parcouru, qu'on le comprenne comme voie triomphale menant au présent ou déploration d'un monde perdu. Sa mission la plus déterminante est d'apprendre à regarder le présent depuis le passé, dans un retour réflexif qui est susceptible de fournir quelques enseignements irremplaçables. Comme je l'ai déjà suggéré, ce regard spéculaire peut avoir pour vertu de révéler la persistance de certains héritages dont l'ancienneté passe inaperçue. Il peut également révéler des problèmes oubliés, que le vocabulaire contemporain n'est plus en mesure de formuler distinctement et que nous souffrons de ne pas savoir nommer. Cette proposition de méthode ne revendique aucun privilège en faveur des médiévistes. Elle vaudrait aussi bien pour d'autres directions d'enquête que la rationalité néo-libérale juge également vaines

et improductives. Comme l'écrit Marcel Gauchet dans la conclusion de son dernier livre, la société de la connaissance produit très peu de réflexion sur elle-même<sup>17</sup>. Elle pousse à la parcellisation du savoir en micro-disciplines, transformant les chercheurs en gestionnaires étriés de fractions infimes d'un problème dont la totalité leur demeure invisible. Rares sont les chercheurs capables d'énoncer clairement, comme le fait par exemple Hélène Tordjman, que les crises écologique et financière procèdent d'une même logique et ne sont que deux faces d'un même processus global qui révèle la crise de la civilisation technique occidentale<sup>18</sup>. Ce livre se situe dans la même perspective. Son propos vise à ouvrir quelques pistes destinées à éclairer l'histoire de longue durée qui a conduit à l'impasse actuelle.

### L'occupation du monde

Depuis que les Maoris ont pris pied sur *Aotearoa* vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, plus aucune région émergée majeure de la surface du globe n'est exempte de présence humaine. Partout, les interactions avec la faune et la végétation ont transformé mille fois les écosystèmes. La chasse intensive d'inoffensifs oiseaux géants inaptes au vol et à reproduction lente, de la part d'à peine quelques centaines de Maoris, combinée à l'action du rat polynésien qu'ils avaient transportés malgré eux dans leurs pirogues, provoqua en moins de deux siècles l'extinction complète de toutes les espèces de moa<sup>19</sup>. De façon involontaire, la pratique de la culture itinérante sur brûlis, à une échelle modeste, a eu pour effet de disséminer des plantes variées à travers la forêt amazonienne, en accroissant sensiblement sa biodiversité<sup>20</sup>. En Eurasie, depuis des millénaires, les grands empires ont remodelé les espaces sur lesquels s'étendait leur emprise. Le tracé géométrique des limites de villes, temples et palais constitue l'expression la plus manifeste et durable d'un pouvoir séparé qui domine et englobe ses sujets, en matérialisant sa dissociation d'avec l'espace extérieur<sup>21</sup>. La ligne droite est la traduction visible par excellence de l'artificialité du pouvoir<sup>22</sup>. Le cas chinois est particulièrement spectaculaire à cet égard. Bien avant l'unification impériale du début de notre ère, les conflits permanents entre les «royaumes combattants» ont été le premier ressort de l'urbanisation, des grands travaux de fortifications, de l'intensification des cultures et de la division du travail, afin de nourrir et d'équiper les armées. Tout au long de l'histoire impériale, des travaux hydrauliques colossaux ont été menés pour contrôler l'écoulement des fleuves, drainer les vallées,

irriguer les rizières, ériger des digues face à la mer. Le recul des éléphants n'est que le signe le plus frappant d'un long processus de déforestation et de surexploitation des ressources dont les conséquences se faisaient déjà sentir de façon dramatique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. En dépit d'une sagesse religieuse, bouddhiste ou taoïste, invitant à la passivité, l'exercice du pouvoir impérial, poursuivant des objectifs militaires à court terme, a été le principal moteur d'une entreprise continue de domestication des forces naturelles qui n'a eu pas moins d'effets sur l'environnement que le volontarisme judéo-chrétien<sup>24</sup>.

L'Europe occidentale présente le profil très différent d'un monde qui s'est reconstruit sur les vestiges d'une première organisation impériale de l'espace. Le délitement de l'ordre romain dans les régions occidentales durant la crise du V<sup>e</sup> siècle, du sac de Rome (410) à la déposition du dernier empereur d'Occident (476), n'a pas entraîné l'effacement du legs romain, et à travers lui, celui de la transmission d'échos de philosophie grecque. La romanité classique et impériale a continuellement nourri l'imaginaire et les pratiques médiévales, qu'il s'agisse de la symbolique du pouvoir politique, du stock des références juridiques ou de la mémoire littéraire. Il y a toutefois lieu de parler d'une discontinuité radicale qui ne se résume pas au seul effondrement démographique causé par la peste du VI<sup>e</sup> siècle et à ses conséquences prolongées<sup>25</sup>. En devenant religion officielle de l'empire sous Théodose (380), le christianisme s'est coulé dans un dispositif politique qui lui préexistait, avec lequel il possédait des motifs de convergence, ne serait-ce que par sa propension à l'universalité, et auquel il a donné une coloration spécifique<sup>26</sup>. Cependant, faute d'être placée au poste de commandement, la nouvelle religion n'a pas contribué à façonner le fonctionnement social et psychique de la communauté des fidèles aussi radicalement qu'elle a pu le faire dans le monde latin. En revanche, après la dislocation des structures impériales en Occident, la recomposition des nouveaux pouvoirs a donné naissance à des formes originales de gouvernement chrétien, à commencer par les royautes sacrées wisigothiques ou carolingiennes, qui ont ensuite été relayées par différentes émanations de l'institution ecclésiale. Les réseaux monastiques y ont tenu une part essentielle avant l'affirmation de la papauté comme pouvoir central dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, puis la prise en main territoriale des évêques sur leurs diocèses<sup>27</sup>. Il faut encore ajouter à ce tableau la disparition des grands domaines esclavagistes au profit d'une paysannerie libre ou qui conserve du moins, même

lorsqu'elle est maintenue dans des liens de dépendance étroite, une marge d'autonomie. L'Europe occidentale au début du second millénaire se caractérise par des formes nouvelles d'installation dans l'espace, incitant à l'exploitation intensive de la terre, dont un élément central tient à un enracinement local dans des paroisses, autour d'une église où l'on enterre les morts<sup>28</sup>.

Le titre de ce livre est volontairement polysémique. Il propose de faire jouer ensemble toute la gamme de résonances que possède le mot d'occupation. Ce terme désigne, en premier lieu, l'occupation militaire d'un territoire, organisé abstraitement par un pouvoir étatique. On retrouve ici cette première strate impériale de confrontation avec la nature, qui a pris des formes très diverses selon les régions et les continents, mais dont les traits essentiels se retrouvent partout. Ces connotations militaires sont présentes à l'arrière-plan de la catégorie d'*occupatio* qui désigne, en droit romain, le titre légitime accordé au premier occupant d'une terre. La notion dérive d'une pratique remontant aux premières phases de l'expansion de Rome. En vertu de son *imperium*, le général vainqueur distribuait les terres conquises à ses légionnaires, en leur donnant le droit de s'y installer<sup>29</sup>. Délimitées et bornées au moyen d'éléments naturels ou d'artefacts, les « terres occupées » (*agri occupatorii*) marquent l'extension du monde pacifié<sup>30</sup>. Détail significatif, le même titre de possession est accordé à celui qui capture une bête sauvage, y compris sur le terrain d'autrui<sup>31</sup>. Ce droit de la prise de terre, inscrit dans les codes juridiques, a tenu une place déterminante à l'époque moderne dans la définition du principe de souveraineté territoriale et dans l'appropriation des terres du nouveau monde<sup>32</sup>. On peut alors entendre le titre du livre au sens plus spécifique d'une capture du monde dans des catégories juridiques qui ont ensuite servi d'instrument à sa prise de contrôle par l'économie.

Le mot d'*occupatio* était également employé par les classiques en un sens figuré, pour exprimer l'état mental de celui qui n'est pas libre de ses pensées mais se trouve au contraire envahi, occupé par des soucis ou d'autres tâches. Cet état n'était guère valorisé par l'aristocratie romaine qui élevait au premier rang la pratique de l'*otium*, temps de loisir dévolu au délassement, à l'étude et à l'amitié. Comme l'écrit Sénèque, « tout le monde convient qu'un homme trop occupé ne peut rien faire de bien »<sup>33</sup>. En revanche, ce même mot prend une valeur positive dans le vocabulaire de la discipline de vie chrétienne. Pour avoir l'esprit constamment tourné vers Dieu, le moine doit être en permanence occupé, dans la prière,

la liturgie ou le travail manuel. C'est un point crucial sur lequel on reviendra longuement. Fondamentalement, le sujet chrétien, dont le moine a fourni le prototype, est un être qui doit s'occuper et qui trouve dans le travail une activité susceptible de combler cette attente. Ce besoin d'occupation est la manifestation la plus flagrante des origines chrétiennes de la morale économique dont je parlais plus haut, qui impose d'avoir toujours quelque chose à faire, que ce soit dans la sphère du travail ou dans celles des loisirs. On peut l'entendre quotidiennement dans le vocabulaire des *affaires*. Le *business* ne veut pas dire autre chose que le fait d'être occupé (*busy*), tandis que le chômage, tare sociale par excellence, se dit en italien *disoccupazione*. Une ligne directe mène des premiers moines du désert égyptien au IV<sup>e</sup> siècle, occupés à tresser jour et nuit des nattes de roseaux, jusqu'à l'addiction au travail des cadres contemporains, incapables de se déconnecter de leurs réseaux, ou au besoin frénétique d'activités qu'il faut proposer aux touristes et aux enfants pour occuper leurs loisirs.

La combinaison de ces différentes dimensions (militaire, juridique et mentale) suggère déjà que le mouvement historique qui a constitué le «peuple de la marchandise» ne se résume pas à une causalité unique. En franchissant une marche supplémentaire vers l'abstraction, il est enfin possible d'entendre l'occupation du monde en un sens métaphysique. La formule peut alors désigner la façon dont l'humanité, en déployant ses instruments de capture juridiques, politiques et techniques, en est venue à prendre possession de la planète entière pour en faire son monde propre. La notion de «monde», employée dans le titre, n'est donc pas un vague complément de nom, énonçant la généralité du phénomène observé. Il s'agit au contraire du véritable sujet de ce livre. Dans son sens le plus général, le concept désigne la cohésion du réel perçue par un sujet qui en fait lui-même partie, selon les prismes que lui impose sa culture<sup>34</sup>. Le monde est ce dont on ne sort pas, même lorsqu'on voudrait s'en tenir à l'écart. Or c'est un concept que le partage entre sciences naturelles et sciences humaines rend difficile à penser dans toute son extension. Ce partage induit une disjonction entre le monde naturel, tel que l'observent la biologie ou la physique, et le monde que forment entre eux les humains et leurs machines, avec la matière qu'ils transforment. Cette disjonction est au cœur du problème de ce que l'on décrit très superficiellement comme la crise environnementale, dont la signification complète se révèle plus clairement lorsque l'on tente d'en saisir toutes les implications philosophiques. L'occupation désigne

alors les limites qu'atteint la construction d'un monde artificiel, qui bute nécessairement sur l'extériorité du monde naturel. Pour reprendre une formule de Pierre Montebello, la grande difficulté que nous avons à affronter aujourd'hui consiste à «recomposer un monde sans exclusive humaine et sans exclusion de l'homme»<sup>35</sup>.

Le programme de travail qui nous attend est d'une telle ampleur qu'il n'est évidemment pas question de l'épuiser dans les limites de cet essai. Je serais déjà satisfait d'avoir réussi à formuler clairement certaines interrogations et à tracer quelques perspectives qui mettent en relation des domaines de recherche habituellement dissociés. L'histoire globale et comparatiste, qui s'impose à juste titre ces dernières décennies comme pierre de touche de tout questionnement historique, invite à ouvrir largement le regard. Si l'on prend au sérieux les exigences dont elle est porteuse, il est inévitable d'en conclure qu'un même élargissement doit s'effectuer du point de vue temporel et problématique. Le comparatisme entre la Chine et l'Europe ne peut se restreindre à la seule question du développement économique au cours des deux derniers siècles et demi. C'est dans la très longue durée que l'histoire de l'Empire du Milieu (*Zhōngguó*, 中国)<sup>36</sup> doit être confrontée à celle, morcelée, de la péninsule occidentale du continent eurasiatique. Et ce n'est évidemment pas en se concentrant sur les seuls facteurs économiques que l'on pourra comprendre le processus par lequel l'économie s'est imposée comme préoccupation et expression dominante des Occidentaux.

Je revendique, pour qualifier la démarche menée ici, l'appellation d'histoire intellectuelle en comprenant cette formule en un sens inhabituellement étendu. Elle se situe aux antipodes d'une histoire des idées qui se contenterait d'enfiler les écrits d'une ribambelle d'auteurs canoniques comme des perles sur un collier<sup>37</sup>. L'usage qui en est fait s'apparente plutôt à ce que Jean-Claude Perrot présentait comme «une histoire concrète de l'abstraction»<sup>38</sup>. Dans une approche de ce type, la réflexion savante prise comme objet d'étude est inséparable des circonstances sociales dans lesquelles elle s'exerce. Leur analyse conjointe a pour objectif d'éclairer, au-delà de tel dossier ponctuel, la façon dont les sociétés humaines se comprennent. Autrement dit, l'étude des élaborations conceptuelles n'est pas menée pour elle-même, au sein de l'histoire d'un problème circonscrit, mais dans le but de mettre en évidence l'horizon du concevable dans une situation historique donnée et ses transformations successives. On comprend l'intérêt que présente, dans cette optique, l'examen

des percées intellectuelles qui modifient les conditions générales de la connaissance. Cependant, il n'y a aucun motif de réserver une telle approche aux seuls domaines qui ont été rétrospectivement qualifiés comme sciences. D'autres manifestations culturelles peuvent être tout aussi signifiantes, qu'elles concernent les mythologies, les rites, l'iconographie ou les inventions lexicales. Cette histoire intellectuelle élargie s'intéresse ainsi à toutes les formes d'expression qui témoignent du sens que les groupes humains accordent à leurs actions et des « significations sociales imaginaires » qui orientent leurs pratiques<sup>39</sup>.

Le projet initial de ce livre visait à illustrer les différentes facettes de l'occupation chrétienne du monde à partir de l'étude de quelques points majeurs de la pensée économique médiévale, comprise de façon extensive, en remontant vers l'amont jusqu'aux origines du christianisme et en la menant vers l'aval au seuil de la Révolution industrielle. Une grande partie des thèmes abordés concerne l'imaginaire chrétien du travail. Les initiés y reconnaîtront le sujet de la thèse que Jacques Le Goff n'a jamais menée à son terme, en donnant à la place une poignée d'articles majeurs<sup>40</sup>. De la même façon, plutôt qu'une synthèse, je ne proposerai qu'une série d'études sur quelques points stratégiques qui permettront de tracer des lignes de longue durée dans une matière abondante. Dans le prolongement des recherches de Jacques Le Goff, je voudrais donner une idée plus riche et complexe de cet imaginaire qui ne se résume pas à la pénibilité d'un labeur subi comme punition de la chute, et encore moins à la fausse étymologie qui fait dériver le mot « travail » d'un instrument de torture chimérique (on y reviendra : le fameux *tripalium* n'a jamais existé)<sup>41</sup>. Au-delà de cet épais dossier, je me propose également de retracer l'émergence, au Moyen Âge central, de quelques catégories majeures de la pensée économique qui continuent à être employées aujourd'hui, dans l'ignorance de leur provenance initiale.

La mise en chantier de ce programme a donné lieu à des effets inattendus auxquels j'aurais dû être mieux préparé. Je mène depuis des années des recherches sur ces questions, avec toute l'objectivité requise par les règles de la connaissance historique. Mon intérêt pour ces textes anciens est toutefois orienté, depuis l'origine, par des enjeux politiques actuels. Je me suis tourné vers le Moyen Âge sous l'effet d'un traumatisme, causé par le déferlement de l'idéologie néo-libérale au cours des années 1980. J'y cherchais initialement des ressources pour nourrir une critique du

monde contemporain. Mais à force d'observer, sous différentes coutures, l'ensemble du parcours de l'Occident au second millénaire, des éléments de continuité me sont également apparus. La culture chrétienne du travail ne s'est pas évanouie avec l'entrée dans la modernité. Il en demeure un reste dans nos façons d'agir, que nous percevons mal, que nous aurions intérêt à percevoir plus clairement. Le dévoilement de ce reste, que seule permet une histoire longue, fait partie d'un effort plus vaste visant à mettre en évidence les présupposés normatifs du discours économique actuel. Cet effort constitue l'une des tâches intellectuelles les plus pressantes qui soient. Les sociétés démocratiques ont besoin d'être éclairées par un savoir économique modeste, produit par une discipline consciente de sa nature historique et sociale, pluraliste et faillible. Pour leur malheur, elles se trouvent soumises depuis une quarantaine d'années à une pseudo-science qui impose des solutions dogmatiques, paralyse la réflexion et contribue à saper leur capacité d'autodétermination. L'impasse dans laquelle le monde se trouve face à la crise climatique et énergétique tient largement à cet aveuglement.

Quelques réflexions préliminaires destinées à attirer l'attention sur les enjeux politiques de dossiers apparemment anodins ont peu à peu pris une ampleur démesurée. Ce travail d'explicitation a produit, pour ainsi dire, une éruption volcanique incontrôlée. Sans avoir bien mesuré les risques auxquels je m'exposais, je me suis senti tenu d'ouvrir ce livre par une réflexion générale sur la tâche des sciences sociales. Pour l'alimenter, j'ai été conduit à mobiliser de proche en proche tous les rayonnages de ma bibliothèque, à mettre à jour mes connaissances dans des domaines très variés, à m'intéresser de plus près à des sujets que je ne fréquentais qu'en amateur. La profusion d'ouvrages qui fleurissent ces derniers temps sur les tables des librairies, souvent publiés par de jeunes auteurs français dans des maisons d'édition indépendantes, sur tous les sujets que j'évoque, est le signe qu'un mouvement se lève. Cette profusion m'a imposé une exigence à la fois éthique et intellectuelle. Il fallait tout lire, sans restriction, pour saisir les points d'accroche ou les nœuds problématiques communs, afin de mettre en lumière la convergence de réflexions venues d'horizons très différents, qu'ils soient universitaires ou militants. Ces travaux qui bousculent les partages disciplinaires laissent entrevoir la possibilité qu'émerge une intelligence collective de la situation contemporaine. (Lectrice, lecteur, n'achète pas ce livre ou ses semblables sur Amazon ou dans un centre

commercial, ce serait une contradiction dans les termes! Les librairies indépendantes que la France a su préserver sont les plus précieux espaces de liberté où se rencontre aujourd'hui la pensée vivante.) Un problème en amenant un autre, certains paragraphes introductifs se sont retrouvés projetés soixante pages plus loin. La seule solution viable consistait alors à diviser le livre prévu en deux volumes distincts. Ce premier ouvrage ne contient donc que la seule introduction problématique à l'ensemble du propos. Il sera suivi, l'an prochain, d'un second volume plus important comportant une douzaine d'études historiques qui auront pour fonction d'étayer concrètement les réflexions présentées ici. Après coup, je ne peux fournir qu'une seule excuse à ce dérapage flagrant. J'ai entamé la rédaction de ce livre au retour d'un séjour en Nouvelle-Zélande, terre volcanique surgie d'une faille sismique au milieu de l'Océan sur laquelle se sont développées une végétation et une faune singulières, qui a également donné lieu à une situation coloniale originale d'où est issue une intéressante société démocratique biculturelle. Outre le dépaysement qui invitait à réfléchir autrement à l'histoire de l'Occident depuis les antipodes, l'énergie tellurique ressentie sur place est assurément responsable de la multiplication de métaphores géologiques qui surgiront dans les pages qui viennent.

Pour tenter de dresser un tableau d'ensemble de ce qu'on peut appeler le « problème économique », c'est-à-dire le problème culturel, social et métaphysique que pose la place prise par l'économie dans le monde contemporain – ce que Dany-Robert Dufour désigne avec moins de ménagement comme « le délire occidental »<sup>42</sup> –, j'ai sollicité un grand nombre d'auteurs. Les noms les plus importants sont déjà apparus dans les pages qui précèdent. On aura compris que j'appartiens à un courant d'historiens français qui n'a pas renoncé à l'ambition d'une compréhension totale du devenir historique des sociétés. Tout en multipliant les voies d'approches, le niveau le plus pertinent pour saisir cette totalité me semble résider dans ce que Cornelius Castoriadis, et Marcel Gauchet après lui avec certaines nuances, désignent comme l'institution imaginaire des sociétés. Sans aucune prétention à avancer des propositions théoriques propres, je n'ai pas voulu faire autre chose que de fournir une trousse de secours et quelques indications de lectures pour des temps difficiles<sup>43</sup>. Avec un éclectisme assumé, en fonction des questions qui se présentaient, j'ai eu recours à différentes disciplines. Même s'il ne viendra au premier plan que dans le dernier chapitre, il sied d'indiquer qu'un écrit de

jeunesse du grand économiste suédois Gunnar Myrdal a joué un rôle déterminant dans la conception de ce projet<sup>44</sup>. Alors que ce travail était déjà bien avancé, une inspiration subite m'a conduit à lire les textes les plus tardifs d'Ivan Illich<sup>45</sup>. J'ai été troublé d'y trouver des propos très proches de ceux que je tentais de formuler. Je savais que le célèbre critique de la société industrielle des années 1970 s'était ensuite tourné vers le Moyen Âge. Son essai magistral sur la formation d'une culture livresque au XIII<sup>e</sup> siècle avait constitué un encouragement, au seuil des années 1990, à prendre la scolastique comme terrain d'investigation<sup>46</sup>. Mais je n'avais pas bien compris (ou plutôt avais-je oublié) que ce retour était destiné à alimenter une critique du monde présent, dans le miroir du passé, soit le geste que je me risque à entreprendre ici. La tradition juive invite à laisser une place libre à table, le soir de Pessah, pour être prêt à accueillir le prophète Élie au cas où il se présenterait à l'impromptu. Ivan Illich sera cet invité de dernière minute que je suis infiniment honoré d'accueillir ici.

#### Plan du livre

Ce livre procède à la façon d'une éruption volcanique de type hawaïen. Il cherche à déployer lentement une idée toute simple: l'aliénation économique, qui entrave l'appréhension de la catastrophe dans laquelle les sociétés industrielles entraînent la planète entière, doit se comprendre dans une perspective de longue durée, comme l'ultime transformation d'une histoire chrétienne dont l'Occident n'est toujours pas réellement sorti. Chacun des attendus de cette proposition a réclamé d'être exposé pour son propre compte, sans qu'il soit possible de les hiérarchiser selon un ordre des raisons préétabli. Les chapitres s'enchaînent comme autant de coulées de lave, surgies d'un foyer unique pour se déverser dans des directions multiples, poursuivant leur mouvement descensionnel dans les seules limites des capacités physiques et mentales de l'auteur à en fournir une exposition complète. Pour donner une idée moins vague du contenu qui attend les lecteurs, disons que la première partie (ch. 2-4) présente la question sous l'angle d'une exploration rapide de la mondialisation néo-libérale, tandis que la seconde (ch. 5-7) tend plutôt à l'insérer au sein d'un abrégé d'histoire médiévale. Le premier chapitre donne le ton, en invitant à prendre un recul d'un bon millénaire pour apprécier le surgissement de la crise climatique actuelle. Le diagnostic n'a rien de très original. Formulé par un médiéviste californien il y a tout juste un demi-siècle, il a été banalisé, puis oublié, sans que

les conclusions en soient tirées. Ce retour aux années 1960 se prolonge dans le chapitre suivant, par un rappel de l'émergence des préoccupations environnementales dans cette période, puis de leur occultation à mesure que s'affirmait la prédominance idéologique de l'économie de marché (ch. 2). Dans le prolongement de cette enquête, une analyse de la situation contemporaine aide à préciser le diagnostic d'un dépérissement par asphyxie de la civilisation néo-libérale (ch. 3). Produisant un recul d'un autre type, les acquis récents de l'anthropologie environnementale fournissent les outils d'une remise en question de ce rapport au monde (ch. 4). Le cinquième chapitre revient à des questionnements historiques, en proposant de spécifier les traits distinctifs de l'Occident dans la longue durée du second millénaire de l'ère chrétienne (ch. 5). Un examen global du christianisme, à l'échelle cette fois de deux millénaires, permet de mieux cerner ce qui distingue sa version occidentale de toutes les autres (ch. 6). On sera enfin en mesure d'examiner l'émergence d'une réflexion économique au sein de la théologie morale du XIII<sup>e</sup> siècle occidental (ch. 7). Source des concepts modernes, cette formalisation scolastique fournira également une pierre de touche pour apprécier l'affadissement contemporain des modèles anthropologique et politique que suppose la doctrine économique. Le dernier chapitre, dans une rapide synthèse des critiques adressées à la pensée économique moderne, montrera ce que la scolastique peut apporter au renouvellement de l'épistémologie économique (ch. 8). Tout au long du livre, l'examen critique se doublera du souci de proposer des pistes alternatives. La perspective d'une histoire des religions de longue durée débouche logiquement sur une proposition qui sera défendue au fil du volume et dans la conclusion. La révolte contre le matérialisme qu'appelle l'impasse de la situation présente ne peut logiquement se concevoir que comme une insurrection spirituelle. Il ne s'agira évidemment pas de prôner un retour à des formes religieuses anciennes. L'entrée dans la modernité est aussi indiscutable qu'irréversible. Il est cependant possible d'embrasser une vision plus large et plus complète de la condition humaine qui ne se satisfait pas de l'enfermement sur elles-mêmes de monades désirantes et consommatrices.

Deux remarques pour conclure cette entrée en matière. Ce livre est un essai qui ne s'adresse aux spécialistes d'aucun domaine en particulier, puisque la fonction qu'il revendique est essentiellement d'offrir un cheminement entre ces domaines et d'inviter à abattre des cloisonnements inutiles. Si le degré de précision

choisi dans l'exposition des sujets abordés peut varier selon les chapitres, mes prétentions se bornent en général à donner des pistes, suggérer des connexions, soulever des questions, mais très rarement à proposer de véritables démonstrations. L'une des méthodes employées vise à montrer, sur différents exemples, que les pensées les plus fortes sont toujours ancrées dans des histoires singulières et des situations historiques déterminées, et qu'il est utile d'en tenir compte pour mieux en apprécier la portée. Comme je serai amené à évoquer les orientations religieuses et politiques de différents auteurs, il est sans doute légitime que je commence par expliciter les miennes. Parvenu à ce stade, on aura compris que mon but est de formuler un point de vue critique sur la situation contemporaine qui tire toutes les conséquences de la crise environnementale. À l'exception de quelques engagements syndicaux, je n'ai jamais réussi à adhérer à quelque parti ou Église que ce soit. Mon goût du pluralisme est si prononcé qu'il me conduit à sympathiser avec quantité de démarches spirituelles, politiques ou théoriques, sans pouvoir accorder de préférence exclusive à une seule. À ce titre, je ne désespère pas totalement que le projet démocratique puisse un jour parvenir à des résultats plus probants que ceux que l'histoire récente nous permet de constater.

Le chemin n'existe que par la marche qui le parcourt. Sa trace ne se maintient à travers le temps qu'à condition d'être foulée par des pas répétés. Il arrive ainsi qu'un sentier oublié disparaisse, enfoui sous les fougères et les ronces, barré par des troncs d'arbres morts, les murets de schiste effondrés sous l'action conjuguée de la pluie et des sangliers. Pourtant, si l'on suit patiemment ce que l'on pense avoir été sa trace ancienne, sans découragement malgré la peine et les obstacles, on pourra le voir soudain reparaître au flanc de la montagne, libre et dégagé de toute embûche, découvrant au regard la topographie de la vallée sous un angle inattendu. Il se peut même que ce soit lui qui mène le plus directement au but. Le parcours que je propose au lecteur a le charme âpre et revigorant d'une marche sur un chemin non balisé. En cherchant à reconstruire l'architecture conceptuelle d'une pensée chrétienne de l'économie, au terme d'une longue marche d'approche, on verra surgir sous un nouveau jour une grande part des présupposés de la pensée moderne. Il y aura sans doute quelques passages plus abrupts à franchir, mais au terme de la route, nous obtiendrons un point de vue incomparable pour repenser un ensemble de sujets que l'on croyait bien connus.

## Chapitre I

### LES CONSÉQUENCES HISTORIQUES DE L'ANTHROPOCÈNE

*Quel monde laisserons-nous au rossignol?*

Éric Chevillard, 17 novembre 2017

La lumière que les historiens projettent sur le passé s'alimente toujours au foyer de préoccupations contemporaines. Les données s'organisent en fonction des questions qu'on leur pose. Il peut arriver que des interrogations nouvelles, nées de situations inédites, provoquent un remaniement des découpages habituellement reçus. (Pour mémoire, souvenons-nous qu'il n'y avait pas d'Ancien Régime avant la Révolution française.) De nombreux signaux convergents suggèrent que nous vivons des temps d'une intense nouveauté qui nous éloignent d'un monde dont les repères étaient familiers. À cette impression, les sciences de la Terre apportent une confirmation qui a valeur d'avertissement. Les modifications de l'équilibre planétaire imputables à l'industrialisation mondiale sont si profondes qu'elles pourraient justifier d'entériner un changement d'ère géologique<sup>1</sup>. La proposition est vertigineuse et mérite d'être observée pour elle-même. Mais ce sont surtout les conséquences de ce nouveau découpage de l'histoire de la Terre pour la compréhension de l'histoire humaine qui nous retiendront ici<sup>2</sup>. La plupart des travaux qui s'interrogent sur la production sociale de ce bouleversement climatique retiennent des chronologies très brèves, liées aux différentes phases de la révolution industrielle. Dans l'état actuel de la discussion savante, le facteur religieux semble avoir généralement été mis de côté<sup>3</sup>. Afin de lui redonner une certaine consistance, il est nécessaire d'adopter une perspective de plus longue durée. Ce chapitre

défend une proposition simple. Pour prendre toute la mesure des origines de notre crise écologique, l'unité chronologique pertinente devrait englober la totalité du second millénaire de l'ère chrétienne.

### Tableau de l'Anthropocène

En l'an 2000, le microbiologiste Eugene F. Stoermer et le chimiste de l'atmosphère Paul Crutzen ont proposé le nom d'Anthropocène pour qualifier une nouvelle période caractérisée par l'incidence prépondérante de l'activité humaine sur l'environnement global<sup>4</sup>. Les différentes variables qui en témoignent (élévation des concentrations de dioxyde de carbone et de méthane dans l'atmosphère, acidification des océans, etc.) évoluent sous la forme de courbes exponentielles dont l'élévation initiale est généralement associée à la Révolution industrielle, avec une inflexion qu'il est convenu de qualifier de Grande Accélération après 1950<sup>5</sup>. Dans quelques millions d'années, un observateur hypothétique pourra reconnaître la signature de l'espèce humaine dans la formation de l'écorce terrestre à un pic de carbone assorti de divers polluants chimiques, aussi bien qu'à la trace laissée par des espèces domestiquées sur toute la surface la Terre, à commencer par les os de poulets<sup>6</sup>. La technosphère, définie comme l'ensemble des productions matérielles d'origine humaine, laissera des résidus fossiles plus variés que ceux qui sont issus de la diversité biologique de l'histoire entière du globe<sup>7</sup>. Les émissions de dioxyde de carbone des sociétés industrielles sont si massives et se résorberont si lentement qu'elles altèrent le climat pour une durée de plus de 100 000 ans. De ce fait, le rythme profond de la planète est perturbé. La prochaine glaciation attendue n'aura pas lieu<sup>8</sup>. L'Holocène, dernière période de l'histoire géologique qui a débuté lors du dernier dégel et a favorisé la sédentarisation des groupes humains, il y a près de 12 000 ans, ne sera donc pas comme prévu une période interglaciaire. À l'été 2016, un groupe de travail a proposé à la commission internationale de stratigraphie d'entériner la reconnaissance de la nouvelle période qui lui succède. La question qui reste à trancher est maintenant d'identifier les marqueurs géologiques qui permettront d'en reconnaître le point de départ. Mais cette décision ne refermera pas la question d'une redéfinition des périodes historiques pertinentes qui en découle logiquement, et qui ne concerne plus les géologues mais les historiens.

La multiplication de ces alertes scientifiques l'énonce de différentes façons : l'activité humaine modifie l'équilibre de la planète

pour des durées qui défient l'imagination. La combustion rapide, en à peine deux siècles, de réserves fossiles accumulées pendant des centaines de millions d'années fera sentir ses conséquences pendant des centaines de millénaires. Pour l'exprimer à l'échelle de l'espèce humaine, apparue il y a environ 300 000 ans<sup>9</sup>, il faudra moins d'une dizaine de générations pour que soit dilapidé l'essentiel des gisements accessibles de minerais et de métaux de la planète, extraits à des coûts énergétiques toujours plus importants, en ne laissant en partage aux générations à venir qu'une inexorable montée des eaux et des températures et l'extension des déserts<sup>10</sup>. L'accroissement de la pression exercée par la population humaine sur la biosphère laisse penser que le point de bascule vers un nouvel état aux caractères imprévisibles pourrait être atteint dans un délai très bref, de l'ordre de quelques décennies<sup>11</sup>. En dépit de mises en garde répétées depuis un demi-siècle, le changement dans le mode de vie des sociétés industrialisées a été infime et celui-ci a au contraire eu tendance à s'étendre à des nouveaux territoires. L'inertie est telle que même une inflexion rapide des comportements n'aurait qu'un effet distant et limité sur les processus engagés. La catastrophe annoncée est déjà enclenchée. Elle se manifeste par des signaux de plus en plus nets. La sixième extinction de masse des espèces animales s'accélère dramatiquement, la fonte des glaces du Groenland et de l'Arctique est entrée dans un processus irréversible, les ouragans s'élèvent dans les océans. Un penseur de l'écologie tel que le philosophe Dominique Bourg, qui pensait encore jusqu'à ces dernières années que les sociétés démocratiques seraient capables de redresser leur trajectoire, a désormais basculé du côté des catastrophistes<sup>12</sup>.

La collision des temporalités est encore plus vertigineuse si on la rapporte à l'horizon de l'action humaine. Il n'est pas surprenant de constater que l'argent privé ait tendance à suivre la pente du plus grand profit à court terme, si aucun barrage ne l'en empêche. Mais les politiques publiques ne sont pas armées pour faire mieux. Elles se fient aux calculs des économistes qui ne savent traiter la question qu'en modélisant des analyses coûts-bénéfices pour évaluer l'opportunité d'investissements dans la réduction des usages d'énergies fossiles, au regard des dommages futurs qui seraient ainsi évités. Or, comme le montre Antonin Pottier, cette façon d'aborder la question entrave par principe toute perception d'un risque systémique. Les dommages sont évalués secteur par secteur, comme des effets ponctuels et limités qui peuvent

être compensés par des réorientations de la consommation et des investissements vers des activités moins exposées. Comme la modélisation repose sur des hypothèses de croissance stable, extrapolées à partir des tendances passées, ce calcul revient à traiter le réchauffement comme une péripétie négligeable. Même en adoptant les pires hypothèses que les climatologues n'osent même pas envisager (une augmentation de la température de 6°, voire de 8°, à l'horizon 2100, qui rendrait tout simplement l'essentiel de la planète inhabitable), les modèles ne parviennent à en déduire qu'un pourcentage modeste de ralentissement de la croissance mondiale qui ne justifie pas de consacrer des efforts importants à la réduction des émissions de CO<sub>2</sub><sup>13</sup>.

Cette incapacité à tenir compte d'un risque d'effondrement massif est fondamentalement liée à la certitude, partagée par l'essentiel de la profession, que le progrès technique permettra constamment de repousser les limites matérielles de la croissance économique<sup>14</sup>. Elle tient également à un élément technique dont la portée conceptuelle mérite d'être explicitée. Tout calcul impliquant des valeurs futures fait appel à un taux d'actualisation qui les traduit en valeurs présentes. Les modèles économiques raisonnent en fonction de l'«utilité» des acteurs, qui sont supposés préférer tendanciellement un bénéfice actuel à sa réalisation différée. Dans ces modèles, l'actualisation s'effectue donc en exprimant un «taux de préférence pure pour le présent». Pour accorder un poids égal aux générations présentes et futures, ce taux devrait s'établir à zéro afin de neutraliser la prédilection pour la consommation actuelle; or cela n'est pas même la solution la plus habituellement choisie<sup>15</sup>. L'aveuglement du raisonnement économique tient à sa façon de procéder, à partir des décisions rationnelles attribuées à des agents que l'on suppose incapables de sacrifier une part de leur jouissance égoïste à la survie de l'espèce. Les croyances fondamentales imputées aux agents empêchent de retenir un taux d'actualisation négatif qui serait nécessaire, au sein de ce cadre analytique, pour manifester une «préférence pour le futur» à la mesure de la gravité de la crise climatique. Elles ne laissent aucune place pour penser la tragédie éthique du prélèvement irréversible que la consommation actuelle effectue sur les conditions de vie des générations futures<sup>16</sup>.

J'ai fait usage, dans les premières pages de ce livre, de la première personne du pluriel. Ce «nous» n'avait rien d'universel. Il cherchait seulement à créer un espace narratif dans lequel j'invitais des lecteurs à faire l'expérience d'une distanciation

progressive face à leur situation quotidienne, pour entrer pas à pas dans une réflexion critique. En employant cette figure rhétorique, je pensais à d'hypothétiques habitants d'une ville européenne, sans avoir la moindre certitude quant à la pertinence que cette expérience de pensée pourrait avoir dans d'autres parties du monde. Mais au moment de traduire la catégorie géologique d'Anthropocène en un concept historique, cette rhétorique n'est plus tenable. Employer la première personne reviendrait à endosser la fiction d'un sujet indifférencié qui aurait été l'acteur collectif du réchauffement de la planète<sup>17</sup>. Si l'on veut réfléchir aux implications de ce qui se présente comme «l'ère de l'humain», il est impossible de parler au nom de l'humanité dans son ensemble, pour deux séries de raisons complémentaires. Un premier type d'argument, qui peut être qualifié de métaphysique, tient à une ambivalence logée au cœur de la notion d'Anthropocène. Le mot suggère de lui-même l'hypothèse d'un sujet collectif, capable d'agir sur la texture naturelle du monde jusqu'à en détraquer le climat. Cette hypothèse n'introduit aucune rupture avec la mythologie technicienne de l'Occident, puisqu'elle permet d'envisager que le même sujet soit capable de réparer, par une technique supérieure, les dégâts qu'il aurait causés par inadvertance. Certains scientifiques, à commencer par Paul Crutzen, et des groupes d'intérêt puissants envisagent sérieusement la possibilité de rétablir de force les équilibres perturbés au moyen d'interventions de géo-ingénierie, par des expériences dont les conséquences systémiques sont littéralement incalculables<sup>18</sup>. La guerre contre la nature serait ainsi reconduite à un niveau supérieur, en recyclant des technologies et des moyens militaires que l'équilibre actuel de la terreur laisse inemployés. L'examen critique de cette mythologie appelle au contraire à renoncer à cette illusion d'une maîtrise humaine des éléments naturels.

La seconde série d'arguments tient plus simplement au constat des inégalités réelles face à la crise environnementale, que ce soit entre pays riches et pauvres, ou au sein de chaque monde social. L'histoire politique et sociale du réchauffement planétaire est fondamentalement une histoire de luttes et de guerres, ouvertes ou insidieuses<sup>19</sup>. Il n'a jamais existé de système social aussi inégalitaire que celui qui résulte de la mondialisation actuelle, menée par un capitalisme financier qui exige des taux de profits exorbitants en réduisant sans cesse le coût du travail<sup>20</sup>. Les paysans soudanais et somaliens, en proie à la famine et à la guerre civile, ou les amérindiens Gwich'in d'Alaska qui voient leur territoire se

métaphysiques, au lieu de se cantonner au seul domaine de la compétition économique.

L'Anthropocène est un repère commode qui est cependant loin d'épuiser la totalité de la signification du moment présent. L'impression de vivre à la fin des temps est inhérente à l'expérience temporelle des monothéismes<sup>98</sup>. Cette impression s'accroît encore à mesure que l'avenir se présente sous des traits plus dissemblables. Dans les phases de transformation intense des cadres de l'expérience collective, telle que nous la vivons depuis quelques décennies, le « monde que nous avons perdu » semble s'éloigner à une vitesse prodigieuse. En assumant la part inévitable d'illusion qui découle de cette situation, le bouleversement de tous les repères historiques qui accompagne la mondialisation invite à prendre au sérieux l'hypothèse que nous sommes en train de franchir le seuil d'une autre époque. Pour donner à cette nouveauté une meilleure intelligibilité, il pourrait être justifié de procéder à une refonte des découpages chronologiques habituels. Dans l'article qui a popularisé la notion de « long Moyen Âge », initialement écrit pour une revue généraliste, Jacques Le Goff envisageait différents critères, parfois incompatibles entre eux<sup>99</sup>. Il notait pour conclure que la notion avait pour intérêt de donner corps à une nostalgie du « temps des grands-parents » qui vient à peine de s'enfuir. Trente-cinq ans plus tard, on peut reproduire à l'identique le même raisonnement. Le long Moyen Âge est ce temps qui finit avant-hier, à la veille des transformations qui déterminent le monde présent. On peut prendre comme repère la destruction des campagnes occidentales telle que la décrit Bernard Charbonneau, le brutal remembrement des années 1950-60 qui a fait disparaître sous les coups de la société industrielle le bocage béarnais issu des défrichements du XI<sup>e</sup> siècle<sup>100</sup>. Cette modernisation a produit une cassure irrémédiable. On peut toutefois se demander si l'énergie mise dans cette destruction ne tire pas son origine, d'une autre façon, des mêmes processus qui ont animé l'occupation médiévale de l'Europe occidentale.

## Chapitre II

### LA GRANDE ASPHYXIE

*Quelque part, dans le monde,  
au pied d'un talus, un déserteur parlemente  
avec des sentinelles qui ne comprennent pas son langage.*  
Robert Desnos, *Les portes battantes*.

Il est difficile de reprendre aujourd'hui le diagnostic de Lynn White sans s'interroger sur les cinquante années qui nous séparent de sa publication. Son article a été souvent cité, critiqué ou brandi comme référence, sans être toujours bien compris. La piste qu'il ouvrait a finalement été peu suivie et approfondie, et plus rarement encore mise à profit pour éclairer la situation contemporaine<sup>1</sup>. Seuls quelques auteurs admettent que la trajectoire moderne ne doit pas se comprendre comme une simple rupture avec un passé religieux, mais plutôt comme le prolongement d'un mouvement initié par le christianisme occidental et qui en a conservé des traces. Or si la civilisation technique du second millénaire est marquée par l'empreinte chrétienne, que dira-t-on de la mutation technologique de ces dernières décennies ? Assurément, l'usage des machines y a pris une intensité bien supérieure. Un saut qualitatif s'est produit. L'appareillage des années 1960 semble à présent si désuet qu'il invite à peine à la nostalgie. Pour reprendre le titre visionnaire du livre de Jacques Ellul paru en 1977, alors qu'il ne pouvait qu'entrevoir la généralisation de l'informatique ou la robotisation des chaînes de production et encore moins soupçonner la transmission presque instantanée d'informations à l'échelle planétaire que permet Internet, la société technique est devenue un « système technicien » autonome, qui entretient sa propre croissance<sup>2</sup>. L'organisation

économique peut faciliter ou entraver le progrès technique, elle ne gouverne pas un système qui obéit à un principe interne d'expansion. De fait, l'innovation est plus que jamais l'aliment de l'expansion d'un capitalisme illimité, mais elle s'applique désormais moins aux procédés de fabrication qu'à la diversification vertigineuse des services et des produits. (Pour prendre un exemple apparemment insignifiant, la transformation du rayon des chocolats dans les supermarchés ces dernières années peut en donner la mesure: face à la prolifération des saveurs les plus incongrues aux adjuvants douteux, les tablettes classiques deviennent presque introuvables.) Il est également clair que plus aucune institution n'assure, de façon centrale dans les sociétés occidentales, le relais d'un imaginaire que l'on pourrait référer plus ou moins directement au christianisme. Pourtant, en dépit de cette accélération brutale, il me semble que pour l'essentiel, la trajectoire n'a pas changé d'orientation, à la seule différence qu'il n'y a désormais plus personne aux commandes. On a pu parler de société post-industrielle, pour rendre compte de l'accroissement du secteur des services qu'Ivan Illich présentait comme des « professions mutilantes » et que David Graeber qualifie plus prosaïquement de « boulots à la con », qui prolifèrent au sein même de l'appareil productif<sup>3</sup>. En réalité, la production manufacturière demeure le cœur de ce que l'on peut décrire comme un capitalisme « hyper-industriel », hautement concentré et connecté, vorace en énergie et en minerais rares<sup>4</sup>. La pente actuelle qui vise à comprimer toujours plus le coût du travail en redistribuant les profits aux seuls actionnaires conduit à un accroissement démesuré des inégalités. Pendant ce temps la destruction des forêts se poursuit pour les besoins de l'extraction des matières souterraines que dévore cette industrie<sup>5</sup>. Socialement, politiquement, écologiquement, éthiquement, la situation n'est pas tenable.

L'air des grandes métropoles est devenu irrespirable. À Delhi ou Pékin, les brouillards toxiques reviennent chaque année et l'état de la vallée de l'Arve ne vaut pas beaucoup mieux. Après les épisodes de la vallée de la Meuse en 1930 ou du smog londonien de 1952, l'épaisse poussière qui retombe chaque hiver sur Oulan Bator ou Brno procure une agaçante impression de déjà-vu<sup>6</sup>. Au-delà de ces pics de pollution atmosphérique, un brouillard global enveloppe le monde industrialisé. Nous suffoquons d'inhaler les particules fines résiduelles de notre activité. Nous payons les conséquences systémiques d'un processus infini de satisfaction des désirs individuels par le marché. Ce brouillard bien

réel fournit l'image d'un brouillage intellectuel tout aussi dense. L'absurdité de la situation saute aux yeux de tous mais laisse pourtant désarmés des spectateurs qui en sont à la fois les victimes et les complices. En 1962, dans un ouvrage qui a fortement marqué les esprits, Rachel Carson exposait l'effet dévastateur de l'épandage de pesticides sur l'ensemble de la chaîne alimentaire touchée<sup>7</sup>. La biologiste et journaliste scientifique dénonçait déjà la collusion entre industrie et pouvoir politique. Les molécules employées ont changé, la problématique demeure à l'identique, si ce n'est que les ravages produits par des produits infiniment plus toxiques ont désormais pris une ampleur démesurée. Pour assouvir une demande alimentaire médiatisée par la grande distribution, l'agriculture industrielle produit un empoisonnement généralisé à faible dose des cultivateurs, des consommateurs, des sols, des eaux et de l'ensemble du milieu environnant, détruisant massivement au passage les populations d'abeilles et d'autres insectes, provoquant la disparition rapide des oiseaux des champs les plus communs, tandis que les pouvoirs publics se montrent toujours aussi veules face aux industriels<sup>8</sup>. À l'épuisement des sols soumis à ce traitement chimique, comme à l'épuisement des gisements de ressources naturelles, fait écho l'épuisement des ressources psychiques des individus impliqués à chaque maillon de la chaîne.

Ce livre n'a pas pour objet de dresser un tableau complet des contradictions du néolibéralisme. Il ne les envisage qu'à un double titre. En règle générale, pour formuler des questionnements historiques adéquats, il est préférable de disposer d'une perception éclairée des enjeux contemporains. En outre, dans ce cas particulier, il ne semble pas superflu d'examiner de plus près la conjoncture de la prise de position de Lynn White, afin de vérifier la pertinence qu'elle conserve au regard de la suite des événements. De sa conférence au premier Sommet de la Terre tenu à Stockholm, entre 1966 et 1972, la mobilisation autour des questions environnementales a connu une montée en puissance à l'échelle mondiale qui contraste avec le désintérêt relatif des deux décennies suivantes, et plus encore, avec l'inefficacité des solutions apportées à des questions devenues au fil du temps de plus en plus brûlantes. C'est cet écart qu'il m'intéresse ici d'interroger et de comprendre. Une synthèse historique détaillée serait hors de propos. Je me contenterai de tracer quelques pistes en suivant, dans ce chapitre et le suivant, le parcours de certains auteurs qui me paraissent marquants, à des titres divers.

En dépit des conditions très particulières de son invention, la jurisprudence a fait rapidement école. En Inde, la cour de l'État himalayen de l'Uttarakhand a cité ce cas en exemple pour attribuer une personnalité juridique au Gange et à son affluent la Yamuna. Très récemment, la Cour suprême de Colombie a reconnu la forêt amazonienne comme sujet de droit, imposant à l'État de mettre en place un «pacte intergénérationnel pour la vie de l'Amazonie colombienne». La même solution pourrait permettre aux Sioux Lakota d'obtenir que soit restitué aux Black Hills leur caractère de montagnes sacrées. Il serait en revanche plus difficile de revendiquer un statut similaire en faveur de la Seine et de ses affluents, en l'absence de continuité évidente avec les tribus gauloises qui vénéraient les divinités de leurs sources. L'invention a pourtant une valeur universelle: elle donne à voir ce que peut être une convertibilité pacifique des métaphysiques. Indépendamment des croyances qu'y investissent les parties, elles peuvent s'accorder sur le fait qu'un fleuve possède une valeur particulière, spirituelle pour les uns, écologique pour les autres.

La «révolution écologique» que j'ai tenté d'illustrer ici ne signifie au fond rien d'autre que la prise de conscience d'une co-appartenance des humains à une réalité qu'ils sont bien loin de dominer et qui sera toujours plus intelligente et créative qu'eux. La généralisation de cette conscience peut sembler hors de portée, mais elle n'est pas totalement improbable. L'histoire ne nous présente pas uniquement des cas d'effondrements de groupes humains provoquant la ruine de leurs écosystèmes; elle montre aussi des exemples de conversions culturelles massives, à des rythmes imprévus. Pour aller de l'avant, il ne sera pas inutile de disposer d'une conscience historique de longue durée, à la mesure du temps qui a façonné l'Occident.

## LA DYNAMIQUE OCCIDENTALE

*Il se demandait s'il existait des pendules qui relâchaient un peu le mouvement quand on les appelait par leur nom.*

Franck André Jamme, *Extraits de la vie des scarabées*

L'Occident est une notion relative, le détail vaut d'être noté. Le terme qui exprime la puissance des nations européennes et de leurs prolongements en Amérique et en Océanie n'affirme pas une centralité. L'Occident, qui indique la direction du soleil couchant, n'est concevable qu'en regard d'un Orient, selon les termes utilisés en latin classique pour désigner les deux moitiés du globe. Le contexte dans lequel les deux termes apparaissent dans la langue française mérite également d'être observé. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, dans un roman inspiré d'un conte des *Mille et une nuits* composé à la cour d'Aliénor d'Aquitaine au retour de la seconde croisade, la dyade est employée pour évoquer la splendeur incomparable d'un jardin de Babylone qui n'a pas son pareil dans l'une ou l'autre moitié du monde<sup>1</sup>. Ce ne sera pas la dernière fois que l'imaginaire occidental reconnaîtra sa médiocrité face au luxe oriental. Au fil des siècles, ce couplage dichotomique a nourri bien des simplifications faciles. Il invite à penser l'Occident, dominateur ou menacé, en vis-à-vis d'une altérité fantasmée dont les contours peuvent évoluer au gré des circonstances<sup>2</sup>. Pour éviter le piège de tels raccourcis, il est opportun de commencer par un examen critique de cette notion.

La première précaution consistera à la distinguer de celle de modernité. On a pris soin plus haut (ch. 1) de détacher cette dernière notion de son substrat temporel, en proposant de suspendre

la coupure entre Temps modernes et Moyen Âge, pour adopter comme catégorie de pensée un âge intermédiaire couvrant l'ensemble de second millénaire de l'ère chrétienne. Il convient à présent de dissocier la modernité d'un ancrage géographique exclusif. Au début du troisième millénaire, le concept doit être compris dans un sens principal, comme un ensemble de valeurs dont la liste exacte est sujette à discussion. On peut assurément y compter la liberté individuelle, l'égalité des droits et la démocratie représentative, ainsi qu'une série de corollaires parmi lesquels il serait difficile d'exclure la raison démonstrative, la science expérimentale et la technologie avancée<sup>3</sup>. Or toutes ces valeurs sont par définition universelles. Bien qu'elles aient été initialement formulées et mises en œuvre au fil d'une histoire européenne, elles ne sont pas associées par nécessité à des formes culturelles spécifiques. Elles sont au contraire susceptibles de s'ajuster à d'autres civilisations sans nécessairement provoquer une homogénéisation complète des modes de vie, en dépit de la standardisation marchande qui écoule les mêmes produits dans les mêmes chaînes de magasins aux quatre coins du globe. Il y a, il y aura des modernités multiples<sup>4</sup>. Le Japon ou la Corée du Sud en fournissent des exemples frappants, pour ne citer que les cas les plus évidents de sociétés démocratiques et techniciennes asiatiques qui occupent des positions avancées dans la mondialisation marchande sans abdiquer leurs singularités. Dégagé de toute prétention à incarner l'universel, délesté du poids d'un conflit constitutif avec son double oriental, l'Occident peut alors devenir plus modestement le nom d'une civilisation particulière, initialement localisée à l'Ouest de l'Europe avant d'occuper différentes zones tempérées du globe, dont l'histoire a été faite de contingences et de métissages multiples. Comme bien d'autres, elle s'est nourrie de traditions culturelles qui lui étaient étrangères, à commencer par sa religion qui est directement issue du judaïsme hellénistique.

Ce chapitre a donc pour fonction de contribuer à défaire le mythe de l'Occident, en soulignant notamment certaines de ses divisions et de ses tensions internes. Face à tous les essentialismes, le rôle de l'histoire est d'agir comme une révélatrice des particularités accidentelles. Il faut souligner la difficulté intrinsèque que présente cette tâche pour les Européens dont la mythologie collective moderne incorpore une forme de réflexivité critique sur eux-mêmes. Cette disposition ferait d'eux, en quelque sorte, les spécialistes d'un universalisme critique. La propension à reconnaître dans ce trait, depuis les Lumières, une définition de

la singularité européenne reviendrait à lui attribuer, de fait, une supériorité qui anéantit le sens même de cette capacité critique. C'est donc contre un mythe au second degré qu'il faut lutter, en connaissance de cause. L'histoire est le remède le plus efficace contre cette tentation. Encore une fois, avant d'entrer dans la narration de cette histoire, une nouvelle promenade dans les sciences sociales du xx<sup>e</sup> siècle s'impose.

### L'utilité de Norbert Elias

Le titre de ce chapitre fait allusion à la traduction française de la seconde partie du grand livre de Norbert Elias, *Über den Prozeß der Zivilisation* («Sur le processus de civilisation»). Rédigé à Londres par un jeune sociologue juif allemand en exil, publié en 1939 à Bâle en deux volumes, l'ouvrage est longtemps passé inaperçu avant sa réédition de 1969 qui a tardivement attiré l'attention sur son auteur, alors que celui-ci avait déjà pris depuis longtemps sa retraite de l'université de Leicester. Les éditeurs de la traduction française, réalisée à l'instigation de Jean Baechler, ont malencontreusement choisi de présenter les deux tomes comme des livres distincts, sans bien expliciter leurs rapports et en publiant dans l'intervalle *La société de cour*, mémoire d'habilitation présenté à Francfort en 1933 qu'Elias n'avait pas eu l'occasion de livrer à l'impression avant son départ d'Allemagne<sup>5</sup>. De surcroît, pour alléger les coûts de traduction, le second volume a été amputé de son introduction et d'un chapitre initial d'une centaine de pages consacrées aux «mécanismes de féodalisation», qui forment un préalable indispensable à la compréhension des chapitres suivants consacrés à la «sociogenèse de l'État français» du xi<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Le titre donné à ce second volume n'a pas de strict équivalent dans le livre. En dépit de ces multiples trahisons, la formule restitue toutefois correctement la dimension processuelle que l'ouvrage met en évidence en présentant l'évolution d'un système qui contient en lui-même le principe de ses transformations. Observée dans la longue durée de la monarchie française, la formation du double monopole de la contrainte physique et de la fiscalité s'accompagne d'une différenciation des activités sociales. Gagnant en complexité, les relations d'interdépendance mutuelle au sein de la société de cour et de la bourgeoisie produisent une intériorisation des normes de comportement social, qu'Elias désigne comme un processus de «civilisation des mœurs».

Ce charcutage éditorial a eu pour résultat d'occulter l'unité du projet intellectuel. L'auteur ajoutait lui-même une difficulté en

Troisième foyer principal de l'innovation occidentale, la nouvelle structuration sociale dont on observe l'émergence au début du second millénaire se caractérise par des formes originales d'installation dans l'espace. Les médiévistes ont longtemps vécu sur la grande idée de Marc Bloch : la physionomie des paysages européens du début du xx<sup>e</sup> laisserait encore deviner les traits des campagnes médiévales, dont la forme des champs se distingueraient selon l'instrument de labour employé : champs longs des régions septentrionales tracés par la charrue à roue, champs larges du Midi labourés à l'araire<sup>43</sup>. La même démarche régressive conduisait Robert Fossier à situer au XI<sup>e</sup> siècle la naissance du village, doté de tous ses caractères distinctifs (église, cimetière, four, moulin)<sup>44</sup>. Les avancées récentes de l'archéologie, notamment permises par les fouilles préventives sur de vastes zones rurales, ont très largement modifié cette perception. Dans la France du Nord, les grands défrichements sont bien antérieurs à l'an mil et remontent, pour une large part, à l'époque gauloise<sup>45</sup>. De même, de nombreux marqueurs indiquent la présence d'agglomérations rurales au haut Moyen Âge<sup>46</sup>. Une étude globale de l'évolution des paysages, telle qu'Aline Durand a pu la mener pour le Languedoc, montre cependant que le début du second millénaire révèle des transformations notables<sup>47</sup>. L'étude du parcellaire fait apparaître l'effritement du grand domaine rural romain, qui s'était maintenu jusqu'à l'époque carolingienne, la formation de nouvelles agglomérations rurales, la mise en valeur de nouvelles terres, notamment le long des fleuves et rivières qui sont eux-mêmes équipés pour la pisciculture. Ce nouveau rapport à l'espace est le caractère le plus distinctif de communautés d'habitants qui se définissent et se nomment en fonction du lieu où ils vivent, travaillent, se marient et se font enterrer<sup>48</sup>.

### LES BIFURCATIONS DE L'HISTOIRE CHRÉTIENNE

*Les branches sont libres de n'avoir pas de fruits.*

René Char, *Les Matinaux*

Avant que ce livre ne parte dans des directions imprévues, il se donnait pour but principal de mettre en évidence les affinités du capitalisme et de la pensée économique libérale qui l'accompagne avec certains traits distinctifs du christianisme. Les études réunies dans le second volume apporteront des éléments plus concrets dans cette voie. On y verra la formation médiévale de concepts cardinaux de la pensée économique ou l'origine de certaines institutions et attitudes qui n'ont rien perdu de leur prégnance. Le prochain chapitre fournira une introduction aux discussions menées par les théologiens du XIII<sup>e</sup> siècle, en s'intéressant principalement à l'œuvre du franciscain Pierre de Jean Olivi, auteur décisif de cette orientation. Pour mettre en évidence le sens de cette nouveauté, il est indispensable de la situer dans une vision d'ensemble de l'histoire chrétienne. Pour les sciences sociales, les religions n'ont pas d'essence transhistorique. Elles sont plongées dans le temps et ne demeurent jamais longtemps figées dans un état stable. Les transformations qui les affectent tiennent aussi bien à l'effet de tensions internes qu'aux situations dans lesquelles elles sont placées.

Une grande faiblesse des recherches d'histoire médiévale est d'appréhender le christianisme comme un donné préexistant dont l'étude de la constitution relèverait d'autres disciplines. Ce partage est très raisonnable du point de vue des compétences et des exigences de spécialisation que requiert le travail de recherche de première main. Il entraîne pourtant des conséquences intellectuelles néfastes. Recevant un corpus textuel stabilisé, un dogme déjà fixé pour l'essentiel, des pratiques liturgiques et des institutions bien affirmées, les médiévistes n'auraient qu'à observer certaines variations d'une religion constituée dont les plus notables sont l'écart qui se creuse entre les Églises d'Orient et d'Occident et le mouvement de centralisation que tente d'imposer la papauté romaine à partir de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Pour comprendre combien ce devenir occidental est contingent, et ce qu'il doit par conséquent aux autres composantes des situations historiques au cours desquelles il s'est forgé, il est nécessaire de remonter aux origines de ce nouveau culte qui apparaît tout d'abord comme une déviation mineure au sein du judaïsme du second Temple. C'est uniquement à l'aune de toutes les voies possibles qu'il aurait pu prendre, et de celles qu'il a de fait concrètement empruntées dans d'autres régions du globe, que l'on peut comprendre l'alchimie particulière qui s'est constituée dans le monde occidental, bien en amont de la rupture entre catholicisme et Réforme protestante. Une fois de plus, avant de se confronter aux questions historiques elles-mêmes, un détour théorique s'imposera, qui nous conduira cette fois chez Max Weber et Marcel Gauchet.

### La dépression de Max Weber

Un travail qui s'intéresse au croisement entre économie et religion dans la longue durée chrétienne doit nécessairement s'arrêter quelques instants sur *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*<sup>1</sup>. Publié en deux parties dans *l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* en 1904-1905, puis repris en volume en 1920 sous une forme à peine remaniée, mais complété de très longues notes explicatives et de plusieurs réponses adressées à ses premiers critiques, l'ouvrage a suscité depuis plus d'un siècle une controverse interminable et une quantité faramineuse de commentaires. Souvent fondées sur une lecture trop rapide du propos de Max Weber, ces polémiques ont été alimentées par des préjugés confessionnels aux orientations contradictoires. En effectuant une différenciation entre les Églises chrétiennes, la thèse de Weber était

faite pour irriter encore davantage de susceptibilités que celle de Lynn White. Certains théologiens protestants pouvaient s'insurger d'être associés à l'essor du culte de Mammon tandis que des historiens catholiques, frustrés de se sentir tenus à l'écart de la modernité, tentaient d'affirmer l'existence d'un esprit du capitalisme dans le christianisme médiéval<sup>2</sup>. Pour aborder la question avec un peu plus de recul, un meilleur point de départ consistera à observer le statut accordé à ce livre selon les disciplines. Document essentiel pour l'histoire des sciences sociales naissantes, *L'Éthique protestante* demeure une référence majeure pour certaines écoles sociologiques, mais parmi les wébériens eux-mêmes, la grande somme inachevée *d'Économie et société* est souvent préférée à cet essai touffu et mal construit. On le voit allégué par des philosophes qui lui reconnaissent une force probatoire, alors qu'il semble en revanche définitivement invalidé aux yeux des historiens et que les économistes prennent rarement la peine d'y faire encore référence<sup>3</sup>. Une rare tentative de vérification empirique a été menée par Jan De Vries et Ad van der Woude dans leur histoire économique des Pays-Bas. De leur point de vue, dans une région majoritairement calviniste, l'essor commercial du XVII<sup>e</sup> siècle ne semble pas pouvoir s'expliquer par un facteur religieux, si ce n'est de façon oblique, du fait de la disparition des propriétés ecclésiastiques qui a permis d'augmenter la densité du peuplement urbain, de l'élévation du niveau d'alphabétisation masculin et féminin et surtout de la forte implication des marchands protestants dans le gouvernement de la République<sup>4</sup>. Des wébériens pourraient répliquer à ces objections qu'une histoire attentive aux seules données matérielles est par principe incapable de cerner un phénomène qui se produit dans la conscience. Comme on le voit, le débat est sans fin.

Sans entrer ici dans une lecture détaillée de l'œuvre, l'approche biographique proposée dans un livre récent de Peter Ghosh ouvre une voie efficace pour comprendre aussi bien les intentions de l'auteur que les limites de son travail<sup>5</sup>. Paradoxalement, un sociologue de la compréhension qui faisait profession d'impersonnalité et conseillait à ses élèves de «garder le silence», est à présent soumis à un examen intime de la part de ses exégètes qui cherchent, non sans raisons, à le comprendre personnellement. Fils aîné d'un riche politicien berlinois (Max Weber senior était député au Reichstag et membre du parti National Libéral de centre-droit, proche des milieux industriels), enfant prodige aux connaissances encyclopédiques, Max Weber mena des études de

des obligations que lui impose son vœu. Pour ce motif, les disciples d'Olivi ont été condamnés en 1318, pour avoir refusé d'obéir à des ordres du pape Jean XXII qu'ils estimaient contraires à leur conscience<sup>76</sup>. L'épisode constitue un moment intéressant dans l'histoire de la liberté de conscience. On verra, dans le prochain chapitre, que c'est précisément dans ce milieu qu'a été formulée une pensée des relations économiques, qui n'est pas sans rapport avec la réflexion sur la liberté et la capacité d'engagement des volontés individuelles.

Ce parcours très rapide à travers les premiers siècles chrétiens permet de suggérer pour finir une réponse à Max Weber. Le projet d'encadrement pastoral de la société occidentale, dont le concile de Latran IV (1215) marque l'apothéose, a eu pour principal effet d'imposer aux fidèles des pratiques de contrôle de soi dérivées des normes monastiques, sous le contrôle de la confession obligatoire. De ce point de vue, la Réforme du XVI<sup>e</sup> siècle est loin de marquer une rupture avec la culture religieuse médiévale. Elle a plutôt eu pour conséquence d'imposer une intériorisation de ces normes. L'autocontrôle se faisait d'autant plus drastique qu'en l'absence de confession, le fidèle réformé n'avait aucun prêtre auprès de qui soulager sa conscience et devenait par la force des choses son propre abbé.

## L'ÉCONOMIE DES SCOLASTIQUES

*Le continent de l'insatiable, tu y es.  
De cela au moins on ne te privera pas, même indigent.  
Henri Michaux, Poteaux d'angle*

Bien avant les économistes du siècle des Lumières, les théologiens des écoles et des universités médiévales ont produit le premier ensemble textuel de réflexions portant sur ce que nous appelons l'économie. L'angle sous lequel ils l'abordent est sensiblement différent de la perspective moderne. Il les conduit déjà à isoler un certain type de rapports sociaux qui se caractérisent non pas du fait de leur orientation vers des actes de production ou de consommation, mais par les formes contractuelles au moyen desquelles s'effectue l'échange de biens et de services marchands. La question qui les intéresse est d'ordre moral. Elle concerne l'équité des contrats noués entre des agents dotés d'un libre arbitre. L'émergence de cette réflexion médiévale est un phénomène dont la portée et la signification n'ont pas encore été correctement appréciées<sup>1</sup>. Les historiens de la pensée économique – à l'exception notable de Joseph Schumpeter – n'accordent habituellement que peu d'importance à ce qui relève à leurs yeux d'une préhistoire anecdotique. Dans le meilleur des cas, une référence rapide à Thomas d'Aquin suffit à expédier ce chapitre. Il serait toutefois injuste de trop blâmer leur absence de curiosité à l'égard de textes d'accès difficile, car les rares chercheurs qui étudient ces œuvres de première main n'ont pas toujours fourni les clés de lecture les plus pertinentes.

L'apparition d'une réflexion savante au XIII<sup>e</sup> siècle ne peut se comprendre comme une simple transformation interne du discours de l'Église sur les richesses, comme le suggère Giacomo Todeschini<sup>2</sup>. Elle résulte de la rencontre d'une série de facteurs qui impliquent l'ensemble de la société médiévale, telle qu'on l'a observée dans les précédents chapitres. Prenant appui sur l'essor démographique des campagnes, la croissance urbaine décolle dans les dernières décennies du XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Bien que la population des villes demeure très minoritaire, si ce n'est en Italie centrale et septentrionale et dans les régions situées entre Arras et Gand, elle devient culturellement décisive. C'est à elle que s'adresse au premier chef le nouveau projet pastoral d'encadrement du peuple chrétien qui trouve son expression aboutie lors du concile de Latran IV (1215), avec l'obligation d'une confession annuelle des péchés. L'examen de conscience qui s'impose à l'ensemble des fidèles devient le moteur d'une acculturation de grande ampleur à la casuistique morale. Celle-ci produit des effets, aussi bien dans l'esprit des pénitents que dans l'éducation du clergé. Comme il revient aux confesseurs de passer au crible les opérations commerciales ou financières de leurs ouailles, il leur faut disposer d'outils d'analyse et de critères de jugement adaptés aux situations qu'ils ont à examiner. Jusqu'aux premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, une hostilité à l'égard de la nouvelle richesse marchande se fait encore entendre chez les théologiens et les prédicateurs<sup>4</sup>. Le ton s'infléchit nettement après les années 1240, quand les marchands trouvent leur place dans une philosophie morale qui cherche à rendre compte de la nécessité des médiations monétaires. Les concepts cruciaux de ces nouveaux débats n'appartiennent pas au registre classique du discours ecclésiastique. Les questionnements se renouvellent car les intellectuels chrétiens se sentent tenus de discuter des pratiques sociales dans les termes par lesquels celles-ci s'énoncent. Il faut donc prendre garde à ne pas gommer l'inflexion qui se marque au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

Il serait également trompeur de ne voir dans cette émergence qu'un bref moment sans suite<sup>5</sup>. Après des relais variés aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, en Italie ou en Europe centrale, c'est principalement dans la péninsule ibérique et à Louvain, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, parmi les jésuites et les dominicains, que la réflexion scolastique sur les contrats connaît son plus grand essor<sup>6</sup>. L'œuvre de Leonardus Lessius en constitue l'apothéose<sup>7</sup>. L'impact des dizaines de *Sommes* et autres traités *De justitia et jure* produits dans ce cadre

est généralement tenu pour négligeable. Il est en réalité considérable, ne serait-ce que par l'intermédiaire des pensées du droit naturel de l'âge classique. Plus ouvertement encore que les théologies séculières décrites par Amos Funkenstein, les philosophies du droit et de la politique modernes se sont constituées par la transposition de pans entiers de réflexion théologique.

### Un monde antique sans pensée économique

La portée de l'invention scolastique est d'autant plus décisive qu'il n'existe pas, comme l'a fortement souligné Aldo Schiavone, de pensée économique antique, au sens contemporain du terme<sup>8</sup>. Existe en revanche une tradition de «discours économiques» (*oikonomikos logos*), entendus au sens étymologique de la gestion domestique. Le prototype en est fourni par un court dialogue de Xénophon qui a connu des répliques dans les différentes écoles philosophiques<sup>9</sup>. Ces traités discutent habituellement de l'administration d'un domaine rural et des rapports que le maître doit entretenir avec ses esclaves, son épouse et ses enfants. Dans la même veine, les quelques traités latins d'agronomie conservés, qui font référence à une série plus vaste de traités grecs perdus, se présentent comme transmission d'un savoir-faire empirique, adressé par un propriétaire terrien lettré à ses amis, sa femme ou ses descendants<sup>10</sup>. Les revendications exprimées, de Varron à Columelle, pour l'élever au rang d'une science n'ont guère pesé face au dédain général pour les «choses rustiques», censées relever du simple bon sens<sup>11</sup>. Pour les élites romaines, ce que les modernes perçoivent comme la sphère des activités économiques n'était pas concevable comme une réalité distincte. Le travail physique était dévolu aux esclaves et l'implication dans les affaires commerciales était à peine moins méprisable. La sophistication des pratiques financières, l'ampleur du grand commerce maritime et de certaines productions industrielles que dévoilent les découvertes archéologiques récentes ne modifient pas ce tableau<sup>12</sup>. La complexité des pratiques et la réflexivité économique ne sont pas nécessairement corrélées.

Pour les Romains, le seul espace cognitif pertinent pour traiter du rapport aux choses est fourni par le droit civil. Pour reprendre les termes de Yan Thomas, celui-ci a pour fonction d'effectuer une «mise en forme abstraite de la société» en définissant les choses appropriables et aliénables qui composent les patrimoines privés et peuvent entrer dans le commerce<sup>13</sup>. Occupant dans l'espace social une fonction spécifique, séparé de la religion comme de

la politique, le droit romain énonce les règles formelles des relations sociales. L'abstraction que produit la réflexion juridique se concentre sur la définition des catégories de la pratique. Celles-ci sont toujours pensées selon des conditions spécifiques et non pas en des termes génériques<sup>14</sup>. Mais le geste primordial qu'effectue le droit réel possède une portée générale qui ne doit pas être sous-estimée. L'identification juridique des biens constitue une dimension première de l'expérience occidentale. Ce résultat est essentiel pour notre enquête. Le droit construit la première strate conceptuelle sans laquelle il est impossible de penser quoi que ce soit qui s'apparente à de l'économie. Les biens qui entrent dans les échanges ne sont jamais simplement prélevés sur la nature. Ils sont d'abord socialisés par une qualification juridique, pourvus de possesseurs légitimes, avant de pouvoir faire l'objet d'échanges, sous la forme de contrats. Il n'y a d'économie concevable que dans un monde déjà balisé par le droit.

À défaut d'autre écrit théorique antique, les commentateurs modernes reviennent inlassablement sur les quelques paragraphes du cinquième livre de l'Éthique à Nicomaque consacrés à la justice dans les transactions volontaires. Puisque l'homme est un animal social qui ne peut subsister seul, le besoin mutuel est le principe qui assure la cohésion la cité. Pour Aristote, la question de l'échange des biens n'est pas dissociable de celle de l'égalisation des besoins. La pensée du rapport social aux choses est subordonnée à la relation éthique qui s'établit entre les citoyens<sup>15</sup>. La distorsion qui a permis aux modernes de faire de ces pages le support d'une réflexion économique peut être précisément datée. Elle s'est produite à l'occasion du premier commentaire latin qu'en a donné Albert le Grand, vers 1250 à Cologne, sur lequel on reviendra longuement dans le second volume<sup>16</sup>. Ce n'est pas sans raison que la question du travail est au centre de cette analyse, qui s'adresse à un monde formé de citoyens libres, alors qu'elle demeurerait invisible pour Aristote. L'inflexion donnée par Albert n'est donc pas une pure invention, mais plutôt la traduction philosophique des nouvelles conditions sociales de la ville médiévale.

### **Le *Traité des contrats* d'Olivi**

L'auteur le plus marquant de cette élaboration est une figure aujourd'hui inconnue du grand public. Le nom de Pierre de Jean Olivi (1248-1298), franciscain du Languedoc, a été effacé de l'histoire intellectuelle européenne, du fait de sa condamnation posthume et des persécutions subies par les « Spirituels » franciscains

qui se réclamaient de lui dans les premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Étudiant à Paris lors du second enseignement de Thomas d'Aquin, dans les années 1267-1271, Olivi a produit une œuvre qui, par son ampleur et son acuité, ne peut être comparée qu'à celle du maître dominicain. Dans chacun des domaines qu'il a abordés, de la physique ou la métaphysique à l'exégèse biblique, ses interventions ont rarement été anodines<sup>18</sup>. Son *Traité des contrats*, issu de cours donnés au couvent de Narbonne vers 1293, constitue le premier traité autonome qui décrit la totalité du champ des échanges et du crédit. Identifié en 1954 par l'éditeur des œuvres de Bernardin de Sienne, étudié par différents chercheurs dès les années 1970, il est encore resté longtemps dans l'obscurité en raison d'une première édition constellée de fautes de lecture qui rendaient le texte difficilement compréhensible<sup>19</sup>.

À la première lecture, ce *Traité* procure une impression déroutante. Rien n'est conforme à ce que l'on attendrait d'un moraliste chrétien écrivant dans les dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle. Le ton est étrangement compréhensif à l'égard des « humains imparfaits, avides de profit, qui forment et constituent la majeure partie de la communauté humaine »<sup>20</sup>. Plutôt que de condamner leur conduite, Olivi cherche à définir des normes de justice adaptées à leur imperfection. L'appât du gain n'est pas décrit comme un vice universel dont il y aurait à se prémunir, mais comme une condition normale de la vie sociale dans des collectivités marquées par le péché originel. Pour être efficaces, les règles de justice doivent tenir compte de l'état et des besoins des collectivités dans lesquelles elles s'appliquent. Au fond, comme on ne tarde pas à s'en rendre compte, le théologien ne fait pas ici de théologie. Il décrit une zone inférieure de moralité dans laquelle la justice divine n'est que faiblement impliquée.

Les circonstances de composition de l'œuvre expliquent ce ton singulier. Le *Traité* n'est pas une œuvre de théorie abstraite. Elle s'adresse à un public composé de clercs, franciscains ou séculiers, qui remplissaient des fonctions de confesseurs auprès de la bourgeoisie urbaine du Bas-Languedoc<sup>21</sup>. Confronté à la répétition d'interrogations éparpillées sur la morale des relations marchandes et financières, l'enseignant de l'école conventuelle a choisi d'embrasser l'ensemble de la matière sous une forme plus systématique. Cherchant à tracer une ligne de partage entre pratiques tolérables et inacceptables, Olivi admet par principe la légitimité des usages communs. La vigueur de ses analyses tient à la sagacité d'un grand intellectuel, confronté aux problèmes pratiques d'une

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- ADORNO, Theodor *et al.*, *Études sur la personnalité autoritaire*, Paris, Allia, 2001 [1950].
- ALBRITTON JONSSON, Fredrik, «The Origins of cornucopianism. A preliminary genealogy», *Critical Historical Studies*, 1, 2014, p. 151-168.
- ANDERS, Günther, *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007 [1960].
- AUBRY, Gwenaëlle, *Genèse du Dieu souverain. Archéologie de la puissance II*, Paris, Vrin, 2018.
- BATESON, Gregory et MEAD, Margaret, *Balinese character. A photographic analysis*, New York, New York Academy of Sciences, 1942.
- , «For God's Sake, Margaret», A conversation between Stewart Brand, Gregory Bateson, and Margaret Mead, *CoEvolutionary Quarterly*, 10, juin 1976, p. 32-44.
- , *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1977 [1972].
- , *Une unité sacrée. Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1996 [1991].
- BATESON, Gregory et BATESON, Mary Catherine, *La Peur des anges. Vers une épistémologie du sacré*, Paris, Seuil, 1989 [1987].
- BATESON, Mary Catherine, *Our own metaphor. A personal account of a conference on the effects of conscious purpose on human adaptation*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991 [1972].
- BEAU, Rémi et LARRÈRE, Catherine (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.
- BECKERMAN, Wilfred, «Economists, scientists, and environmental catastrophe», *Oxford Economic Papers*, 24, 1972, p. 327-344.

- BENJAMIN, Walter, «Le capitalisme comme religion» [1921], dans *Fragments philosophiques, politiques, critiques, littéraires*, Paris, PUF, 2001, p. 110-114.
- BERMAN, Harold J., *Droit et révolution*, Aix-en-Provence, Librairie de l'université, 2002 [1983].
- BERNIER, Jonathan, *Aposynagōgos and the historical Jesus in John. Rethinking the historicity of the Johannine expulsion passages*, Leiden, Brill, 2015.
- BERTRAND, Romain, *L'Histoire à parts égales : récit d'une rencontre Orient-Occident, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 2001.
- BIANCHI, Luca, et RANDI, Eugenio, *Vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen Âge*, Fribourg, Éditions universitaires, 1993 [1990].
- BLOCH, Marc, *Mélanges historiques*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- BLUMENBERG, Hans, *La Légitimité des Temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999 [1966].
- BONNEUIL, Christophe, et FRESSOZ, Jean-Baptiste, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2016 [2013].
- BOUREAU (Alain), *L'Empire du livre. Pour une histoire du savoir scolastique (1200-1380). La raison scolastique II*, Paris, Les Belles-Lettres, 2007.
- BOURG, Dominique, *Une nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018.
- BOURG, Dominique et PAPAUX, Alain, *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.
- BOYARIN, Daniel, *La Partition du judaïsme et du christianisme*, Le Cerf, 2011 [2004].
- BROWN, Peter, *La vie de saint Augustin*, Paris, Seuil, 1971 [1967].
- BULTMANN, Rudolf, *Nouveau Testament et mythologie*, Genève, Labor et Fides, 2013 [1941].
- BURR, David, *L'Histoire de Pierre Olivi, franciscain persécuté*, Fribourg, Presses universitaires, 1997 [1976].
- , *The Spiritual Franciscans. From Protest to Persecution in the Century after Saint Francis*, Pennsylvania University Press, 2001.
- CAILLÉ, Alain, *Pour un manifeste du convivialisme*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2012.
- CAILLOIS, Roger, «Préface», dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1949.
- CARSON, Rachel, *Printemps silencieux*, Paris, Plon, 1963 [1962].
- CASTORIADIS, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- CECCARELLI, Giovanni, «Risky business. Theological and canonical thought on insurance from the Thirteenth to the Seventh Century», *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 31, 2001, p. 607-658.
- CHAKRABARTY, Dipesh, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Amsterdam, 2009 [2000].
- CHANEY, Anthony, *Runaway. Gregory Bateson, the double bind, and the rise of ecological consciousness*, University of North Carolina Press, 2017.

- CHARBONNEAU, Bernard, *Tristes campagnes. La mise à sac du Sud-Ouest*, Vierzon, Le Pas de côté, 2013 [1973].
- CLASTRES, Pierre, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Minuit, 1974.
- [COLLECTIF ANONYME] «L'hypothèse cybernétique», *Tiqqun*, 2, 2001, p. 40-83, repris dans *Tout a failli, vive le communisme!*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 223-339.
- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine, *Le Désenchantement de l'État. De Hegel à Max Weber*, Paris, Minuit, 1992.
- COMITÉ INVISIBLE, *À nos amis*, Paris, La Fabrique, 2014.
- COMMONER, Barry, *L'Encerclement. Problèmes de survie en milieu terrestre*, Paris, Seuil, 1972 [1971].
- CORTESE, Ennio, *La norma giuridica. Spunti teorici nel diritto comune classico*, Milan, 1958.
- , *Il rinascimento giuridico medievale*, Rome, 1996.
- CROSBY, Alfred W., *La Mesure de la réalité. La quantification dans la société occidentale (1250-1600)*, Paris, Allia, 2003 [1997].
- DAGRON, Gilbert, *Empereur et prêtre. Étude sur le césaropapisme byzantin*, Paris, Gallimard, 1996.
- DALARUN, Jacques, *Gouverner c'est servir. Essai de démocratie médiévale*, Paris, Alma, 2012.
- DAMASIO, Alain, «La Zone du Dedans. Réflexions sur une société sans air», dans *Le Dehors de toute chose*, architecturé par Benjamin Mayet, La Volte, Clamart, 2016.
- DECOCK, Wim, *Theologians and contract law. The moral transformation of the ius commune (ca. 1500-1650)*, Leyde / Boston, Nijhoff, 2013.
- DESCAT, Raymond, «L'économie antique et la cité grecque. Un modèle en question», *Annales HSS*, 50, 1995, p. 961-989.
- DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- , *La composition des mondes*, entretiens avec Pierre Charbonnier, Paris, Flammarion, 2014.
- DE VRIES, Jan, et VAN DER WOUDE, Ad, *The First Modern Economy. Success, failure, and perseverance of the Dutch Economy, 1500-1815*, Cambridge University Press, 1997.
- DIAMOND, Jared, *Effondrements. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006 [2004].
- DUFOUR, Dany-Robert, *Le Délire occidental et ses effets actuels dans la vie quotidienne : travail, loisir, amour*, Paris, Les liens qui libèrent, 2014.
- DUMONT, Louis, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1967.
- , *Homo Æqualis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1985.
- , *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur le monde moderne*, Paris, Seuil, 1985.

- DU PLESSIX GRAY, Francine, *Divine disobedience. Profiles in catholic radicalism*, New York, Knopf, 1970.
- DUPUY, Jean-Pierre, *L'Avenir de l'économie. Sortir de l'écomystification*, Paris, Flammarion, 2012.
- DURAND, Aline, *Les Paysages médiévaux du Languedoc. X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998.
- DUTREUIL, Sébastien, *Gaïa. Hypothèse, programme de recherche pour le système terre, ou philosophie de la nature*, thèse, Paris 1, 2016.
- EISENSTADT, Shmuel, «Multiple modernities», *Daedalus*, 129, 2000, p. 1-29.
- ELIAS, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- , *La Société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- , *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- ELLUL, Jacques, *Le Système technicien*, Paris, Cherche Midi, 2012 [1977].
- ELVIN, Mark, *The Retreat of the elephants. An environmental history of China*, Yale University Press, 2004.
- FEUERHAHN, Wolf, «Max Weber et l'explication compréhensive», *Philosophie*, 85, 2005, p. 19-41.
- FOSSIER, Robert, *Enfance de l'Europe, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle. Aspects économiques et sociaux*, Paris, PUF, 1982.
- FOURCADE, Marion, OLLION, Étienne et ALGAN, Yann, «The Superiority of economists», *Journal of Economic Perspectives*, 29, 2015, p. 89-114.
- FUNKENSTEIN, Amos, *Théologie et imagination scientifique du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1995 [1986].
- GAILLARD, Jean-Paul, «Sur le façonnement psychosociétal en cours : enjeux psychothérapeutiques et éducatifs», *Thérapie familiale*, 74, 2007, p. 349-367.
- GAUCHET, Marcel, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985.
- , *La Condition historique*, entretiens avec F. Azouvi et S. Piron, Paris, Stock, 2002.
- , *La Condition politique*, Paris, Gallimard, 2005.
- , *Le Nouveau monde (L'Avènement de la démocratie, t. 4)*, Paris, Gallimard, 2017.
- GIRAUD, Gaël, *L'Illusion financière. Des subprimes à la transition écologique*, Paris, Éditions ouvrières/Éditions de l'atelier, 2014 [2012].
- GORZ, André, *Écologie et politique*, Paris, Seuil, 1975.
- , *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980.
- GOSH, Amitav, *The Great Derangement. Climate change and the unthinkable*, University of Chicago Press, 2016.
- GHOSH, Peter, *Max Weber and the Protestant Ethic. Twin Histories*, Oxford University Press, 2014.
- GRAEBER, David, *Bureaucratie. L'utopie des règles*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2015.
- GRINEVALD, Jacques «La thèse de Lynn White, Jr. (1966) sur les racines historiques, culturelles et religieuses de la crise écologique et de la civilisation industrielle moderne», dans D. BOURG, et Ph. ROCH (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 39-67.
- GROSSI, Paolo, «Usus facti. La nozione della proprietà nella inaugurazione dell'età nuova», *Quaderni Fiorentini*, 1, 1972, p. 287-355.
- GROVE, Richard, *Les Îles du Paradis. L'invention de l'écologie aux colonies, 1660-1854*, présentation de Grégory Quenet, Paris, La Découverte, 2013 [1993].
- GUÉRY, Alain (dir.), *Montchrestien et Cantillon. Le commerce et l'émergence d'une pensée économique*, Lyon, ENS Éditions, 2011.
- HACHE, Émilie (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014.
- HARTCH, Todd, *The Prophet of Cuernavaca. Ivan Illich and the crisis of the West*, Oxford University Press, 2015.
- HENNIS, Wilhelm, *La Problématique de Max Weber*, PUF, 1996 [1987].
- HOFFMANN, Richard C., *An Environmental History of Medieval Europe*, Cambridge University Press, 2014.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Houellebecq 1991-2000*, Paris, Flammarion, 2015.
- , *Houellebecq 2001-2010*, Paris, Flammarion, 2015.
- ILlich, Ivan, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Fayard, 2003.
- , *La Perte des sens*, Paris, Fayard, 2004.
- , *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Fayard, 2005.
- , *La Corruption du meilleur engendre le pire*, entretiens avec David Cayley, Arles, Actes Sud, 2007.
- INGOLD, Tim, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2011 [2007].
- , *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2013.
- , *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2016 [2014].
- JONAS, Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Cerf, 1990 [1979].
- JOUVENEL, Bertrand de, *Arcadie. Essais sur le mieux vivre*, Paris, Gallimard, 2002 [1968].
- KALINOWSKI, Isabelle, «La science, profession et vocation», dans M. Weber, *La science, profession et vocation*, Marseille, Agone, 2005, p. 117-147.
- KANTOROWICZ, Ernst, *Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1989 [1957].

- KAPLAN, Steven L., *Raisonnement sur les blés. Essai sur les lumières économiques*, Paris, Fayard, 2017.
- KOHN, Eduardo, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017 [2013].
- KÖNIG-PRALONG, Catherine, *Le bon usage des savoirs. Scolastique, philosophie et politique culturelle*, Paris, Vrin, 2011.
- KOPENAWA, Davi et ALBERT, Bruce, *La Chute du ciel. Paroles d'un chaman yanomami*, Paris, Plon, 2010.
- LANGHOLM, Odd, *Economics in the medieval schools. Wealth, exchange, value, money and usury according to the Paris theological tradition, 1200-1350*, Leiden, Brill, 1992.
- , «Olivi to Hutcheson : tracing an early tradition in value theory», *Journal of the History of Economic Thought*, 31, 2009, p. 131-141.
- LASCH, Christopher, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Paris, Flammarion, 2006 [1979].
- LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2015.
- LAUWERS, Michel, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.
- LE GOFF, Jacques, *La Bourse et la vie. Économie et religion au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1986.
- , *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1999.
- LENER, Robert E., *Ernst Kantorowicz. A life*, Princeton University Press, 2017.
- LOCHER, Fabien, «Les pâturages de la Guerre froide. Garrett Hardin et la "Tragédie des communs"», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60, 2013, p. 7-36.
- LUHMANN, Niklas, *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, Presses universitaires de Laval, 2012 [1984].
- MALM, Andreas, *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Paris, La Fabrique, 2017.
- MARIS, Bernard, *Houellebecq économiste*, Paris, Flammarion, 2014.
- MARTIN, Nastassja, *Les Âmes sauvages. Face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*, Paris, La Découverte, 2016.
- MARX, Karl, *Manuscrits de 1857-1858 dits Grundrisse*, Paris, La Dispute/Éditions Sociales, 2011.
- MAUSS, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950.
- MAZEL, Florian, *L'Évêque et le territoire. L'invention médiévale de l'espace*, Paris, Seuil, 2016.
- MEADOWS, Donella, MEADOWS, Dennis, RANDERS, Jørgen et BEHRENS III, William W., *Halte à la croissance ?*, Paris, Fayard, 1973 [1972].
- MÉHEUST, Bertrand, *La Politique de l'oxymore. Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2009.

- , *Jésus thaumaturge*, Paris, Dunod, 2015.
- MOKYR, Joel, *The Gifts of Athena. Historical origins of the knowledge economy*, Princeton University Press, 2002.
- , *The Enlightened Economy. An economic history of Britain, 1700–1850*, Yale University Press, 2009.
- , *A Culture of growth. The origins of the modern economy*, Princeton University Press, 2016.
- MIMOUNI, Simon Claude, *Le Judaïsme ancien et les origines du christianisme*, Paris, Bayard, 2017.
- MIROWSKI, Philip, *Never let a good crisis go to waste. How neoliberalism survived the financial meltdown*, Londres, Verso, 2014.
- MONTEBELLO, Pierre, *Métaphysiques cosmomorphes. La fin du monde humain*, Dijon, Presses du réel, 2015.
- MORSEL, Joseph, *L'Aristocratie médiévale. La domination sociale en Occident (v<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Armand Colin, 2004.
- MURRAY, Alexander, *Reason and society in the Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press, 1985.
- MYRDAL, Gunnar, *The Political element in the development of economic theory*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1953 [1930].
- NASH, Roderick, *Wilderness and the American mind*, Yale University Press, 1967.
- NAESS, Arne, *Écologie, communauté et style de vie*, Bellevaux, Dehors, 2013.
- NEEDHAM, Joseph, *La Science chinoise et l'Occident (Le grand titrage)*, Paris, Seuil, 1973 [1969].
- NELSON, Benjamin J., *The Idea of usury. From tribal brotherhood to universal otherhood*, Princeton University Press, 1949.
- NELSON, Robert H., *Economics as religion. From Samuelson to Chicago and beyond*, Pennsylvania State University Press, 2001.
- PERROT, Jean-Claude, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique. XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1992.
- PIRON, Sylvain, «Marchands et confesseurs. Le Traité des contrats d'Olivi dans son contexte (Narbonne, fin XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> siècle)», dans *L'Argent au Moyen Âge. XXVIII<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP*, Paris, 1998, p. 289-308.
- , «Censures et condamnation de Pierre de Jean Olivi : enquête dans les marges du Vatican», *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 118, 2006, p. 313-373.
- , «Les écrits de frère Léon. Introduction», dans J. DALARUN (dir.), *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages*, Paris, Le Cerf-Éditions franciscaines, 2010, t. 1, p. 1165-1184.
- , «Albert le Grand et le concept de valeur», dans R. LAMBERTINI, L. SILEO (dir.), *I Beni di questo mondo. Teorie etico-economiche nel laboratorio dell'Europa medievale*, Porto, FIDEM, 2010, p. 131-156.

- , «Eve au fuseau, Adam jardinier», dans G. BRIGUGLIA et I. ROSIER-CATACH (dir.), *Adam, la nature humaine, avant et après. Epistémologie de la chute*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 283-323.
- POLANYI, Karl, *La Grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983 [1944].
- POMERANZ, Kenneth, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, 2010 [2000].
- POTTIER, Antonin, *Comment les économistes réchauffent la planète*, Paris, Seuil, 2016.
- QUENET, Grégory, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.
- RANDI, Eugenio, *Il Sovrano e l'orologiaio. Due immagini di Dio nel dibattito sulla potentia absoluta fra XIII e XIV secolo*, Firenze, La Nuova Italia, 1986.
- REBILLARD, Éric, *Les Chrétiens de l'antiquité tardive et leurs identités multiples. Afrique du Nord, 200-450 après J.-C.*, Paris, Belles Lettres, 2014 [2012].
- SACHS, Ignacy, «Environnement et style de développement», *Annales ESC*, 29, 1974, p. 553-570.
- SAHLINS, Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976 [1974].
- SCHIAVONE, Aldo, *L'Histoire brisée. La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, Belin, 2003 [1996].
- , *Ius. L'invention du droit en Occident*, Paris, Belin, 2008 [2005].
- SCHUMACHER, Ernst Friedrich, *Small is beautiful. Une société à la mesure de l'homme*, Paris, Seuil, 1973.
- SCHUMPETER, Joseph A., *Histoire de l'analyse économique. L'âge des fondateurs (Des origines à 1790)*, Paris, Gallimard, 1983 [1954].
- SERVIGNE, Pablo et CHAPELLE, Gauthier, *L'Entraide. L'autre loi de la jungle*, Paris, Les liens qui libèrent, 2017.
- SERVIGNE, Pablo et STEVENS, Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil, 2015.
- SIMONDON, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Flammarion, 2012 [1958].
- , *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005.
- SPECTOR, Céline, *Rousseau et la critique de l'économie politique*, Presses universitaires de Bordeaux, 2017.
- THOMAS, Yan, «La valeur des choses. Le droit romain hors la religion», *Annales HSS*, 57, 2002, p. 1431-1462.
- , *Les Opérations du droit*, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 2011.
- TODESCHINI, Giacomo, *Les Marchands et le Temple. La société chrétienne et le cercle vertueux de la richesse du Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Albin Michel, 2017 [2002].
- TURNER, Fred, *Aux Sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture. Stewart Brand, un homme d'influence*, Caen, C&F éditions, 2012 [2006].
- , *Le Cercle démocratique. Le design multimédia, de la Seconde Guerre mondiale aux années psychédéliques*, Caen, C&F éditions, 2016 [2013].
- VELTZ, Pierre, *La Société hyper-industrielle. Le nouveau capitalisme productif*, Paris, Seuil, 2017.
- VIDALOU, Jean-Baptiste, *Être forêts. Habiter des territoires en luttés*, Paris, Zones, 2017.
- WAGNER, Roy, *L'Invention de la culture*, Bruxelles, Zones sensibles, 2014 [1975].
- WEBER, Max, *Économie et société dans l'Antiquité*, Paris, La Découverte, 1998.
- , *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, 1996.
- , *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, suivi d'autres essais, Paris, Gallimard, 2003.
- , *La science, profession et vocation*, Marseille, Agone, 2005.
- WHITE, Lynn Jr, «The historical roots of our ecologic crisis», *Science*, 10 mars 1967, p. 1203-1207, trad. J. Grinevald, dans D. BOURG et Ph. ROCH (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 13-24
- , *Machina ex Deo. Essays in the dynamism of western culture*, Cambridge, MIT Press, 1968.
- , *Technologie médiévale et transformations sociales*, Paris-La Haye, Mouton, 1969 [1962].
- , *Medieval religion and technology. Collected essays*, University of California Press, 1978.
- WRIGLEY, E.A., *Energy and the English industrial revolution*, Cambridge University Press, 2010.

## INDEX PERSONARUM ET ANIMALIUM

- abeilles*, 53, 188  
 Adorno, Theodor, 59, 112  
 Alaric, 114  
 Aliénor d'Aquitaine, 56  
*alouette des champs*, 188  
 Anders, Günther, 31  
*animaux*, 62, 100, 102  
 Anselme du Bec, 63, 78  
 Antoine, saint, 77  
 Antonin de Florence, 67, 88, 89, 93  
 Aristote, 46, 47, 90, 95, 160, 166, 168, 169  
 Augustin d'Hippone, 70, 151-152, 164  
  
 BACON, Francis, 41, 42, 79  
*baleines*, 107  
 Barnabé, 148  
 Bartole de Sassoferrato, 124  
 Bartolomeo da San Concordio, 44  
 Basile de Césarée, 152  
 Bateson, Gregory, 54-60, 62, 63, 73, 98, 99, 101, 103-105, 183  
 Bateson, Mary Catherine, 56, 63  
 Beckerman, Wilfred, 67, 70  
 Benjamin, Walter, 79, 113, 134  
 Benoît de Nursie, 116, 152  
 Benz, Ernst, 37  
 Berman, Harold, 122  
 Bernardin de Sienne, 133, 161, 175, 184  
 Bernward d'Hildesheim, 119  
 Berque, Augustin, 103  
 Bloch, Marc, 7, 34, 36, 126  
  
 Bodin, Jean, 124  
 Blumenberg, Hans 45  
 Bodin, Jean, 124  
 Boisguilbert, Pierre de, 179  
 Bonneuil, Christophe, 32  
 Bourg, Dominique, 27, 105, 106  
 Boyarin, Daniel, 147  
 Boyer, Robert, 183  
 Brand, Stewart, 60, 64  
 Brejnev, Leonid, 54  
 Buckminster Fuller, Richard, 64  
 Bultmann, Rudolf, 140-142  
  
 CAILLOIS, Roger, 98, 99  
 Calvin, Jean, 43, 172  
*canard*, 190  
 Carson, Rachel, 53  
*castor*, 190  
 Castoriadis, Cornelius, 20, 135, 189  
 Cayley, David, 87, 99  
 Chaban-Delmas, Jacques, 65  
 Charbonneau, Bernard, 50, 62  
 Charlemagne, 115-116  
 Charles Martel, 37  
*chiens*, 101  
 Chrodegang de Metz, 116  
 Clastres, Pierre, 136  
 Claude de Turin, 153  
 Clovis, 115  
*coléoptères*, 55  
 Colomban, saint, 153  
 Columelle, 159  
 Commoner, Barry, 62-63, 183  
 Comte, Auguste, 182

- Constantin, 114, 150-152, 154  
 Cook, James, 187  
 Crosby, Alfred, 44  
 Crutzen, Paul, 26, 29
- DALARUN, Jacques, 155  
 Dante Alighieri, 43  
*dauphins*, 83  
 de Roover, Raymond, 167  
 De Vries, Jan, 129  
 Decock, Wim, 11  
 Descartes, René, 43  
 Descola, Philippe, 35-36, 100, 102, 137-139  
 Diderot, Denis, 43, 182  
 Dorst, Jean, 62  
 Doyle, Natalie, 135  
 Duby, Georges, 117  
 Duhem, Pierre, 45-46  
 Dumont, Louis, 6, 97  
 Durkheim, Émile, 112, 182
- ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, 44  
 éléphants, 14  
 Elias, Norbert, 111-114, 123, 125  
 Ellul, Jacques, 51, 92  
 Étienne II, pape, 116  
 Étienne, apôtre, 148  
 Eusèbe de Césarée, 141
- faune marine*, 73  
 Febvre, Lucien, 112  
 Feuerbach, Ludwig, 32  
 Forrester, Vivianne, 182  
 Fossier, Robert, 126  
*fourmis*, 98, 188  
 François d'Assise, 34, 36, 43, 141, 155  
 Frédéric Barberousse, 119  
 Freud, Sigmund, 112  
 Friedman, Milton, 68, 183  
 Fromm, Erich, 112  
 Funkenstein Amos, 45, 159
- GAILLARD, Jean-Paul, 85  
 Galbraith, John Kenneth, 78  
 Galiani, Ferdinando, 186  
 Galilei, Galileo, 45  
 Gandhi, 30
- Gauchet, Marcel, 13, 20, 35-36, 74-80, 84, 94, 128, 134-139, 189  
 Georgescu-Roegen, Nicolae, 184  
 Gero de Cologne, 153  
 Ghosh, Amitav, 30  
 Ghosh, Peter, 129-130, 133  
 Ginsberg, Allen, 60, 63  
 Giordano da Pisa, 44  
 Giotto di Bondone, 43  
 Gorz, André, 62, 69  
 Graeber, David, 52  
 Grégoire de Nyse, 152  
 Grégoire VII, 123, 154  
 Grevsmühl, Sebastian, 64  
 Grotius, Hugo, 184  
 Guillaume d'Ockham, 46, 176  
 Guiral Ot, 177-178
- HADRIEN, 115  
 Hardin, Garret, 61-62  
 Hayek, Friedrich, 185  
 Heidegger, Martin, 103, 140  
 Hennis, Wilhelm, 131  
 Henri 1<sup>er</sup> l'oiseleur, duc de Saxe, 116  
*hirondelles*, 188  
 Horkheimer, Max, 112  
 Houellebecq, Michel, 81-86, 94-95  
 Hugues de Saint-Victor, 37, 79, 90  
 Hutcheson, Francis, 184  
 Hutchinson, Evelyn, 59
- ILLICH, Ivan, 21, 52, 54, 68, 74, 76, 80, 86-95, 99, 103, 112  
 Ingold, Tim, 103  
 Innocent III, pape, 155  
*insectes*, 53  
 Irénée de Lyon, 143, 150  
 Isaac Newton, 41, 45
- jaguar*, 102  
 Jean, évangeliste, 141-146, 149  
 Jean-Baptiste, 146  
 Jean le Bon, roi de France, 168  
 Jean XXII, pape, 156  
 Jean-Paul II, 34  
 Jean Cassien, 152  
 Jean des Murs, 44

- Jean Duns Scot, 46  
 Jean Scot, 153  
 Jésus, 83, 139-150  
 Jonas, Hans, 93  
 Jouvenel, Bertrand de, 62  
 Judas, apôtre, 146
- KALINOWSKI, Isabelle, 130  
 Kant, Immanuel, 137-138  
 Kantorowicz, Ernst, 35, 49, 125  
 Keller, Franz, 133  
 Kennedy, John F., 88  
 Kesey, Ken, 59  
 Kissinger, Henry, 66  
 Kohn, Eduardo, 101  
 Kohr, Leopold, 60  
 Kopenawa, Davi, 10  
 Koyré, Alexandre, 45
- LADNER, Gerhart, 86-87  
 Laing, R. D., 63  
 Landauer, Karl, 112  
 Langholm, Odd, 184  
 Lasch, Christopher, 8  
 Le Goff, Jacques, 18, 50  
 Lefebvre des Noëttes, Richard, 34  
 Lefort, Claude, 136  
 Léon, frère, 141, 125  
 Lerner, Robert, 125  
 Léry, Jean de, 10  
 Lessius, Leonardus, 158, 176  
 Louis IX, roi de France, 124  
 Louis le Pieux, 115  
 Lovcraft, H. P., 81  
 Lovelock, James, 64  
 Lugo, Juan de, 176, 185  
 Luhmann, Niklas, 56, 105  
 Lukacs, György, 112  
 Luther, Martin, 43, 132, 133  
 Lyotard, Jean-François, 8
- MAHOMET, 149-150  
 Malthus, Thomas, 61  
 Mani, 149  
 Mannheim, Karl, 112  
 Mao, 57  
 Margulis, Lynn, 64  
 Maris, Bernard, 81
- Maritain, Jacques, 86  
 Marsile de Padoue, 176  
 Martin, Nastassja, 101  
 Marx, Karl, 10, 79, 174, 182  
 Mauss, Marcel, 97, 105, 183  
 Mazel, Florian, 122  
 McLuhan, Marshall  
 Mead, Margaret, 77  
 Meadows, Donella, 65-68  
 Méheust, Bertrand, 71  
 Merton, Robert, 41  
*moa*, 13  
 Mokyr, Joel, 40-42  
 Luis de Molina, 176, 184  
 Mommsen, Theodor, 130  
 Montebello, Pierre, 17  
 Morsel, Joseph, 122  
*moutons*, 48  
 Mozart, Wolfgang A., 134  
 Myrdal, Gunnar, 11, 21, 184
- NAESS, Arne, 62  
 Needham, Joseph, 45  
 Nicole Oresme, 47, 178-179  
 Nietzsche, Friedrich, 131-132, 188  
*oiseaux*, 50, 53  
*ornithorynque*, 190
- OTTO I<sup>er</sup>, empereur, 116, 118, 119  
 Otton II, 119
- PACÔME, saint, 152  
 Paul de Tarse, 148-149  
 Peccei, Aurelio, 65  
*pécaris*, 101  
 Pélage, 70, 151  
 Pépin le Bref, 115  
 Pères du désert, 113  
 Perrot, Jean-Claude, 17  
 Pestre, Dominique, 67  
 Petty, William, 133, 180  
 Philippe le Bel, 117, 178  
 Physiocrates, 182, 184, 186  
 Pierre Damien, 46  
 Pierre de Jean Olivi, 127, 133, 155, 156, 160-178, 184-186  
 Pierre le Chantre, 170  
 Pierre, apôtre, 146

INDEX

Polanyi, Karl, 10, 105, 183  
 Polycarpe, presbytre, 143  
 Polycrate d'Éphèse, 142  
 Pomeranz, Kenneth, 40  
 Pompidou, Georges, 54, 65  
 Portugal, 43, 118  
 Pottier, Antonin, 27, 67, 77  
 Poujade, Robert, 65  
*poulets*, 26  
 pseudo-Chrystostome, 170  
 Pufendorf, Samuel von, 184  
 Puig i Cadafalch, Josep, 119  
*puma*, 101

QUIN, Edward, 187

RANDI, Eugenio, 46  
 Raoul Glaber, 117  
*rat d'eau*, 190  
*rats polynésiens*, 13  
 Rebillard, Éric, 153  
 Reimer, Alva, 184  
 Ricardo, David, 182  
 Richard de Saint-Victor, 79  
 Robert Grosseteste, 33, 168  
 Robinson, John A. T., 143  
 Roger Bacon, 33  
 Roszack, Theodore, 57  
 Rousseau, Jean-Jacques, 182

SACHS, Ignacy, 66  
 Sahlins, Marshall, 10, 183  
 Salas, Juan de, 185  
*sangliers*, 23  
 Schiavone, Aldo, 159  
 Schiller, Friedrich von, 134  
 Schumacher, Ernst, 60, 67  
 Schumpeter, Joseph, 157, 176, 177, 183, 184  
 Sénèque, 15  
 Serres, Michel, 106  
 Simmel, Georg, 112  
 Simon le zélate, apôtre, 146  
 Simondon, Gilbert, 103-104  
 Singer, Peter, 62  
 Sombart, Werner, 133, 176  
 Spellman, Francis, cardinal, 86  
 Stoermer, Eugene F., 26

Stolze Lima, Tânia, 100  
 Stone, Christopher, 106  
 Strauss, David Friedrich, 104  
 Summenhart, Conrad, 185  
 Szűcs, Jenö, 121

THATCHER, Margaret, 78  
 Théodose, 14, 114  
 Theophano, 119  
 Théophile (Roger de Helmarshausen), 37  
 Thomas Bradwardine, 44  
 Thomas d'Aquin, 86, 91, 125, 157, 161, 168, 169, 171, 172, 178, 179  
 Thomas, Yan, 159  
 Todeschini, Giacomo, 158  
 Tordjman, Hélène, 13  
 Toynbee, Arnold, 86  
 Troeltsch, Ernst, 133  
 Turner, Fred, 57-58, 60

URBAIN III, pape, 171-172

*vaches*, 86  
 van der Woude, Ad, 129  
 Varron, 159  
 Vernant, Jean-Pierre, 38  
 Villard de Honnecourt, 42  
 Viveiros de Castro, Eduardo, 100  
 Vladimir 1<sup>er</sup>, 121

WALRAS, Léon, 185  
 Weber, Marianne, 130-131  
 Weber, Max, 79, 112, 113, 115, 128-135, 139, 156, 176, 183  
 Weisse, Christian Hermann, 140  
 White, Lynn Jr, 33-39, 49, 51, 54, 55, 61, 62, 89, 90, 129, 152  
 Whitehead, Alfred, 45  
 Wiener, Norbert, 59  
 Wilke, Christian Gottlob, 140  
 Winkler, Heinrich August, 118  
 Wrigley, E. A., 40

XÉNOPHON, 159

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

I Les conséquences historiques de l'Anthropocène 25

II La grande asphyxie 51

III L'âge du plastique 73

IV Habiter le monde 97

V La dynamique occidentale 109

VI Les bifurcations de l'histoire chrétienne 127

VII L'économie des scolastiques 157

VIII Critiques de l'économie politique 181

Conclusion 187

Notes 191

Bibliographie sélective 221

Remerciements 231

Index 233